

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
RODIÉ (MONSEIGNEUR). <i>Les noms de lieux corses.</i>	193
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). <i>Le Comte de Marbeuf, II</i>	202
AMBROSI (MATHIEU). <i>Le chant corse</i>	214
FRANCESCHINI (EMILE). <i>Figures corses</i>	227
XXX. <i>Thérapeutique du XVIII^e siècle</i>	229
CASANOVA (CHANOINE). <i>Concession de la nationalité française aux Corses</i>	233
XXX. <i>Disques sur la Corse</i>	237

Bibliographie et Nouvelles

AVIS

La Direction informe MM. les abonnés qu'elle leur fera présenter par la poste, dans le courant d'octobre, une quittance de vingt francs pour leur abonnement de l'année 1935.

Elle leur serait très obligée de l'accueillir favorablement et d'éviter à la Revue les frais de retour si dispendieux.



ABONNEMENTS

20 francs pour la France et les Colonies,
25 francs pour l'Etranger.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI*)

COMPTE POSTAL : Paris 813.62 — TÉLÉP. Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Les noms de lieux corses

Depuis quelques années, les savants ont porté leurs études sur les noms de personnes et les noms de lieux. Ces études vont d'ailleurs de pair avec l'étude des dialectes et des peuples qui ont habité une contrée donnée.

Pour résoudre le problème : que signifie tel nom ? il faut d'abord connaître en quelle langue il a été donné et à peu près à quelle époque. Ce qui d'ailleurs ne suffit pas pour en connaître le sens ; nous pouvons, par exemple, penser que tel nom est ibère ou ligure, mais comme nous connaissons imparfaitement ces langues, le sens peut nous en rester caché.

Il ne s'agit ici que de « faire le point » des études de toponymie corse, présenter de ci de là quelques hypothèses personnelles et les contradictions mêmes qu'elles susciteront auront l'avantage d'apporter, peut-être, un peu de lumière sur cette difficile question.

Si l'on recueille, comme l'a fait M. le Professeur Bottiglione, tous les noms de lieux connus, en comprenant sous ce mot villes, villages, hameaux, rivières, montagnes, etc., on se trouve en face de près de 4.000 noms. Aussi me bornerai-je pour l'instant aux noms des 420 communes, ne dédaignant pas d'y ajouter parfois ceux des hameaux, des rivières, des pièves même, lorsqu'ils sont de nature à éclairer la question.

Les villes et villages ont été nommés tantôt par leur fondateur, tantôt par la voix publique : il y a de ce fait les désignations systématiques et les désignations spontanées.

I. — DESIGNATIONS SYSTEMATIQUES

Il n'y en a qu'une de certaine en Corse : **Bonifacio**, ainsi nommée par son fondateur, le comte Bonifacio en 833, mais il est probable que c'est aussi le cas d'**Aleria** et de **Lumiù**. Aleria s'appelait Alalia et devint le siège d'une colonie romaine, dont le chef s'appelait,

peut-être, Alerius, nom qui est resté dans la région (Alerius Matra, l'ennemi de Paoli).

Lumiu fut fondé par les Lomellini qui avaient une lumière dans leurs armes, Lumello=Lumeto.

Il paraît aussi que l'ancienne ville de **Mariana** fut fondée par les vétérans de Marius.

Ceux qui croient qu'**Ajaccio** a été fondé par des Phocéens venus d'Aiasso le font rentrer dans ce cadre. Enfin, **Roglianu** correspond au latin **Pagus Aurelianus**, ville d'Aurélien.

Mais il y a en Corse 68 noms de communes absolument identiques à des noms de villes d'Italie : certains comme **Muru**, **Vicu**, **Borgu** ont été amenés par des circonstances analogues, mais d'autres paraissent une transplantation, soit d'émigrants, cherchant à rappeler leur pays d'origine, comme en France, Grenade, Plaisance, Valence, Barcelonnette, etc., soit de voyageurs, comme Boulogne-sur-Seine fondée par des pèlerins à leur retour de Boulogne-sur-Mer.

Nous rangerions dans cette catégorie : **Pigna**, nom d'un quartier de Rome, **Campijani**, **Campitellu**, **Monticellu** (civitas Montis Cælii) et **Cassanu** ; ce dernier mot signifie chêne, en gaulois, mais cela ne veut pas dire que les Gaulois sont venus en Corse ; cette hypothèse paraît improbable.

Sans doute aussi, les deux **Loretu** di Casinca et di Tallanu, ont été créés en l'honneur de Notre-Dame de Loreto en Italie.

Il faudra toujours se rappeler cette possibilité pour les autres noms qui se retrouvent en Italie, particulièrement en Toscane et en Ligurie.

II. — DESIGNATIONS SPONTANÉES

Ce sont les plus nombreuses et les plus intéressantes ; un lieu, une rivière, une maison reçoit un nom d'après sa situation, d'après une particularité : Belvedere, Belgodere, Bellevue, Beauséjour et ce nom passe au village tout entier qui s'y forme.

Ex. : le village actuel de **Campu** comprend deux hameaux, **Canavaggiu** et **Campu**, le champ de chanvre et le champ de blé, l'un des deux a donné son nom au village.

Lozzi est formé de trois hameaux : **Poggiu**, le monticule ; **Acquale**, l'abreuvoir ; **Lozzi**, le boueux, c'est ce dernier nom qui est passé à toute la commune.

Mais en quelle langue ont été donnés ces noms ? La plupart en dialecte corse et c'est naturel, d'autres en toscan, en italien, en latin même.

Mais avant le latin ? La discussion est ouverte et elle est intéressante. On essaie de retrouver le nom en ligure, en étrusque, en ibère. Pourra-t-on aller plus loin ? Nul ne le sait encore.

A) Noms corses, toscans, italiens, latins.

Notre méthode sera la suivante : chercher à expliquer d'abord par un mot corse, toscan, italien ou latin, en respectant autant que possible les lois du dialecte corse et en nous guidant sur des analogies françaises ou espagnoles, là où l'italien est identique au corse. L'esprit humain réagit, en effet, d'après les lois analogues, surtout quand il s'agit d'indo-européens dont la manière de sentir est la même.

1° **L'EAU** occupe une grande place dans la vie de l'homme, mais n'a donné que peu de noms en Corse : **Canale**, **Canale di Verde**, **Pila-Canale**, encore ce mot signifie-t-il plutôt vallon étroit que canal proprement dit.

Acquale, **acquatella**, hameaux.

Puzzichellu, eau sulfureuse.

Peut-être Pollu de **Portu-Pollu** vient-il du toscan, source, ou du celtique **Poll**, marais ; **Lama**, marais.

Guargalè, de **Ghiargalu**, petit torrent (onomatopée, comme le français gargariser).

2° **LE BOIS**, l'**ARBRE**, occupent une plus grande place dans l'esprit de l'homme, dans ses contes, ses chansons, sa religion même.

Tantôt c'est la forêt elle-même, **Silvarecciu** qui s'appelait autrefois **Selvarecciu**, tantôt sa verdure, **Verdese**.

Ou bien un bouquet d'arbres, **Arbori**, en français les Arbres (Cantal).

Peut-être **Brando**, broussaille, bonne à brûler : comparez Brandon (Saône-et-Loire).

La plus souvent, il s'agit d'une sorte d'arbres particuliers : tantôt c'est le nom de l'arbre lui-même : **Olmu**, **Olmi** ; tantôt on a ajouté la terminaison **etu**, **ariu**, **aria**,

qui signifie endroit planté de... : **Olmetu, Nocariu, Olivese.**

D'abord le chêne : chêne rouvre : **Quercetu, Quercitellu.**

Chêne liège : **Lecci, Ponte-Leccia** (alla Leccia) ou d'après le mot latin **Suber** : **Soveria** et p. e. **Suerta, Suartella, Caroneo** (prononcez **Carognu**) sorte de petit chêne (dictionnaire de Falcucci).

Puis le hêtre, latin *Fagus* : **Castifao, Moltifao** en français le Faou.

Le châtaignier : **Castineta** en fr. Castanet (Gard) ; toute une région s'appelle la **Castagniccia**, Châtaigneraie.

Le plant de châtaignier a donné **Tallone** et p. e. **Tallanu** (Ste Lucie de).

L'aulne : **Alzi, Alzetu** (fr. les Aulnes). Couvent d'**Alzipratu**, près Calenzana.

Le charme : **Carpinetu** (français : les Charmettes).

Le pin : **Pinu**, peut-être **Carcopinu**, pour **Cargopinu**, endroit où l'on charge les pins.

L'orme : **Olmù, Olmi, Olmetu, Olmeta, Olmiccia** (fr. Olmet, Hérault).

Le canton de Calenzana était autrefois la piève d'**Olmù**.

Le frêne, (*fraxinus*) : **Frassu, Frassetu** (fr. Fraissinet, Av. et Fraxinet).

L'if : **Tassu.**

Le peuplier : **Piobetta** et p. e. **Popolasca** (terminaison ligure).

Le saule : **Salice, Salicetu** (fr. Salces, Pyr.-Or. ; Saulchoir, Som.).

L'olivier : **Olivese, Oletta** (fr. Olivet, Ollières). — Sauvage : **Ogliastru.** — Jeune plant : **Novella, Novale** ; à rapprocher de Novale, **Vivario** pour Vivajo, pépinière.

Puis les arbres du maquis :

L'arbousier : **Albitru** (col de), **Albitreccia.**

Le lentisque : col de **Listincone.**

Le laurier : **Loretu, Campoloru** (qui peut venir aussi de sa fertilité, d'oru, d'or).

Les arbres utiles :

Le noyer : **Nocariu, Nocetu** (fr. Nogaret, Nozières) à noter cependant que l'ellébore se dit parfois **Noca.**

Le pommier : **Mela** (fr. Pomet, Pommiers).

Le poirier : **Peru, Peri**, peut-être aussi, **Perelli** (en fr. Piré, Piron, Piry).

Le prunier : **Prugna** (fr. Prugnères), à distinguer de ses voisins moins utiles : la ronce, **Prunu** ; l'aubépine, **Prunelli** (fr. Prunelles, Yonne).

Le figuier : **Ficaja, Figarella** et p. e. **Figari**, que son accent apparente au ligure, mais que Ptolémée appelait déjà **Ficaria**. Sainte-Marie de **Ficaniella**, figue noire (fr. Figanières, Var).

Sorbier : **Sorbu, Sorbollanu**, col de **Sorba** (fr. Sorbier, Sorbets).

Peut-être peut-on ajouter **Bisinao**, de **Bisina**, cerisier sauvage, (cf. Cardarelli et Bottiglione).

Saint André de **Cotone** : cognassier, mot que le professeur Bottiglione rattache à l'étrusque ou au toscan : cote, pierre à aiguiser et en corse : grosse pierre.

Après les arbres viennent les plantes cultivées ou sauvages.

La vigne : **Vignale, Vigneta, Vignoli, Vignamajô**.

Le blé (granu) : **Granace**.

Les fèves : **Favalellu** (fr. Faverelle, Faverolles, Aube).

Les pois chiches (mocco) donne **Moca**, abréviation de **Mocale**.

Les raves : **Rapale, Rapaggiu** (fr. Raves, Vosges ; Ravières, Yonne).

Je n'ose proposer **Rutali**, champ de rue, à cause de l'accent.

Le chanvre : **Canavaggiu, Canavaggia** (fr. Cannebière, lieu planté de chanvre ou bien lieu où l'on vend du chanvre, des cordages). **Scanafaghiaccia**.

Le tabac (**Erba Corsa**) est peut-être l'origine des ha-meaux qui portent le nom d'**Erbaju** et du village d'**Erbajolu** qui n'est guère un lieu de pâturages.

Le roseau : les Cannes : **Cannelle**. — **Erbalunga**, les herbes marines.

Les jones : **Giunchetu, Giuncaggiu** (fr. Jonquières).

La fougère et l'asphodèle ont donné : l'un **Felce, Felicetu** (fr. Falga, Falguières, Fougères) ; l'autre **Tirolu**.

Le carex, herbe nuisible au mouton : **Carchetu**.

Le chardon : **Cardo** (fr. Cardonne, Hte-Garonne).

Une plante grasse, nommée « **cotyledon umbilicus** », qui ressemble à une algue marine, a donné **Algajola**, petite algue et a baptisé l'ancienne capitale de la Balagne.

Il se peut aussi que **Murzu** tire son nom d'une sorte de mousse qu'on appelle « **sempre-viva** ».

Moins sûrs sont les rapprochements entre : **Appietu**, lieu planté d'**apio**, de pissenlit ; **Moncale** pour Mugale, de « **mucchiu** » ciste.

Porri, Porretu, poireaux ou pierreaux, mais Bottiglione le rapproche d'une racine étrusque de sens inconnu.

Enfin **Rosazia** ne viendrait-il pas de rosiers, **Lentu** de lente (lentille) et Scopamène dans **Serra di Scopamèna**, de **Scopa**, bruyère ?

3° **LA FORME, la NATURE DU TERRAIN et la MANIÈRE DONT IL EST CULTIVÉ** ont aussi frappé de tout temps les hommes.

Les **Monte** sont innombrables : **Montemaggiore, Monticellu** (déjà expliqué), **Montichi, Monte**.

La racine « **alt** », haut, se retrouve aussi souvent : **Altiani, Altagène, Altisanti** (sur les anciennes cartes Altisanti, non Antisanti), chapelle ou cimetière élevé (fr. Auteuil, du gaulois altogilum).

Peut-être **Aïti, Aitone**, sont-ils pour **Alti, Altone**.

Un monticule, latin **podium**, donne **Poggiu, Poggiolu, Poggiale** (fr. : Puget, Pujol). **Tolla** signifie motte de terre ou boule de neige comme **zolla** (fr. : la Motte).

Puis vient le mot « **Pie** », qui dans le composé **Pièmont** semble bien avoir la valeur de « pied des monts » mais qui correspond souvent à une hauteur : **Piedicorte, Piedicroce, Pie di Partinu** et qu'on doit rapprocher du français Puy, du catalan Puig qui viennent aussi de **Podium**.

Une pente se dit **Penta, Penta di Casinca, Pentacquatella**, etc. (fr. : Penaveyre, Pennafort).

Une crête tranchante en forme de scie, se dit **Serra** (fr. Serre, espagnol : Sierra). **Serra di Scopamene**, di Ferru, di Fiumorbu ; **Serriera, Serragiu**. Peut-être **Sarrola**, est-il un diminutif de **Serra**, petite crête.

Un à pic se dit **Tagliu** ; une fente, un défilé : **Inzecca**.

Coggia serait peut-être à rapprocher du fr. Cuq ;

Tox signifie rocher, un texte ancien dit « **Toxum id est saxum** » (fr. : Seix, dans les Alpes). En Corse **Tozza**, rocher escarpé, du latin **tudes**, marteau, masse.

Costa, la côte, village en Balagne et hameau de Corscia.

Speloncatu, caverneux et défilé de la **Spelonca** (fr. : Les Espélugues).

Valle, Valle calle (à opposer à l'italien Vallefreddo) chaude vallée ; **Vallica** (fr. : Le Vaux, La Vallière, Le Val).

Conca (fr. : Combe, Hautecombe), peut-être **Cuccia** a-t-il le même sens.

Foce, col principal, opposé à **bocca**, col secondaire ; a donné **Foce** et **Foccichia**, peut-être **Forciolu**, diminutif de Forche (fr. : les Fourches).

Le plateau : **Pianu, Piana, Pianottoli, Pianellu** ; il est vrai qu'on appelle aussi **pianelle** des schistes ardoisiers apparents.

La position basse est marquée par **Sotta, Castineta Sottana**.

Les rochers selon leur forme, leur couleur ont toujours excité l'imagination : **Pietra di Verde, Pietralba** (fr. : Peyraube), **Pietra serena, nera, Pietrabugna**.

Pietracorbara (comparez l'italien Pietragalla et le corse Monte Pollinu) où perchent les corbeaux, d'où le même sens pour **Corbara** tout seul.

Petretu, lieu rocailleux (fr. : Peyret) ; **Pietrosu, Pietricaggiu, Pietrosella**.

Enfin **Calvi, Calvese** (Chaumont, montagne dénudée).

Les hauteurs sont exposées au vent, d'où le français Heurtevent, Heurtebise. Nous avons **Riventosa** (ri est un augmentatif italien) ; **Ventiseri**.

Au contraire, l'ombre est fraîche, c'est le sens de **Orezza**.

Peut-être **Afà** signifie-t-il le vent brûlant, le sirocco qui descend parfois la Gravona. **Apriciani** (apricus) ensoleillé ; **Cauro**, peut-être **Caldo**, r pour d (Sicilien et Ajaccien).

Campu, Campi, le champ labouré, **Olcani** de Olca, labour (fr. : Ouche) s'oppose à **Pratu**, le pâturage, **Pastricciola**, diminutif (en fr. : le Prat, le Pratz, Pradelle), et à **Ortu, Ortale**, jardin et peut-être **Ortiporiu** où la finale **pori** serait étrusque d'après G. B.

Peut-être la même racine a-t-elle donné le nom du ruisseau l'**Ortolu**, parrain des nombreux Ortolis de la Corse (fr. : les Horts, les Hortillons, Somme ; Santa Maria de Ortulis en 1146, dans l'Hérault).

Ajaccio peut venir du toscan **Agghiaccio**, pâturage clos.

Le sable donne : le pont de **Rena bianca**, le gravier, la **Gravona** dont la finale, très ancienne, se retrouve ailleurs dans les noms de fleuve : Matrona, Alisone, l'Alzon, Divona, Isciona, l'Essonne, etc.

La boue donne **Lozzi**, la poussière **Polverosu**. **Siché**, pour **Sichéto**, lieu sec.

Ile-Rousse traduit mal **Isole Rosse**, îles rouges ; à rapprocher les **Sanguinaires**, qui étaient peut-être aussi les **Sagonaires**, c'est-à-dire sur la route de Sagone.

Isolella, **Isolaccia**, presque île ou îlot dans la verdure.

Volpajola, renardière (Eure-et-Loir), **Ocana**, **Ocagnanu**, pays des oies.

4° Après la Nature, le **TRAVAIL DE L'HOMME, MAISONS, ROUTES, DIVISIONS POLITIQUES**, etc.

La Ville : **Ville di Paraso**, di **Pietrabugna**, **Villanova**.

Le bourg : **Vieu** ou **Borgu** (en fr. : Bourg, le Vieuvicq (Eure-et-Loir).

Le château-fort : **Bastia**, construit en 1380, par L. Lomellini.

Bastelica, **Bastelicaccia** ou la **Court** (latin : Curtis) **Corte**, tous les innombrables noms français en « court ».

Le domaine se disait aussi **sala** ou **mansu** : le premier se retrouve, peut-être, dans **Morosaglia**, le second est un nom de commune : en fr. : la Manse (Gers).

Le château fort ou du moins les rochers qui y ressemblent de loin : **Castellu**, **Castellare**, **Castellucciu**, **Castiglione** (fr. : Chatelard, Castelar, Chatillon).

La ruine réduite aux murs : **Partina**, pour **Paretina** a donné : **Partinellu**, **Piedipartinu**.

La maison : Casa, donne **Casanova**, **vecchia**, **bianca**, **casalonga** (dans un village, on appelle « casalonga » les vieilles maisons appuyées l'une à l'autre, par opposition aux villas isolées) **Casalta**, **Casale**, **Casaglione**.

Casalabriva signifie, sans doute, la maison d'où l'on part : abrivá pour abripare, démarrer ; ou mieux : **briva**, en gaulois, signifie le gué, le passage.

MEDAILLE COMMEMORATIVE
de la Réunion de la Corse à la France
1770



La médaille présente d'un côté le portrait de Louis XV, *père de la patrie*, et de l'autre le génie de la France, portant la tête du Maure et parcourant les campagnes corses, couvertes de riches moissons, illuminées par un soleil resplendissant.

Casamozza, Casamaccioli, Casaluna, Casacconi, de signification obscure.

Puis la clôture : **Cateri** ou **Cateraggiu** en corse, **Chia-tra**, du latin **clatrum**.

Piazzale, la place entre les bergeries ; **Aghione**, l'aire à battre le grain (fr. : Airon) ; **Scata**, de **scatu** : fumier.

Les noms en **oggiu** correspondent à l'italien **orio** (français oir) : **Lavatoggiu**, lavoir, **Giocatoggiu**, maison de jeux, **Calcatoggiu**, fouloir.

Stazzona, la forge ; **Mazzola**, le marteau ; **Pila**, la conque pour le vin ; **Ziglia**, la pierre du four ; **Ghisoni**, peut-être du toscan **Ghisa**, fonderie (il y a des mines non loin de Ghisoni).

Argentella, mine d'argent ; **Serra di ferru**, de fer.

Moline, le moulin ; **Macinaggiu**, la meule, peut-être **Farinole**, farine.

Poteries, en latin **Urcinum**, l'**Orcinu**, **Sari d'Orcinu**.

Enfin le terrain à bâtir se dit **Solaru** (en espagnol : Solare; en fr. : Solliers ou Solers). Le terrain lui-même, **Tarranu** pour Terranu.

Peut-être **Carbini** et **Carbuccia** rappellent-ils les charbonnières dans les forêts ; **Carbuccia** pourrait aussi vouloir dire « chou », **Garbuxa** en génois.

Au point de vue politique, il y a la ville forte : **Muru, Muratu, Muratellu, Muracciole**. La porte, **Porta** qui pourrait être aussi un défilé entre les rochers.

Les routes, nom si commun en France : **Levie** (le vie).

La croisée des chemins : **Croccichia**.

Le relais de chevaux : **Cambia**.

L'arrêt : **Parata**.

Les ponts : **Ponte-Leccia, Ponte-Novu**, etc.

Le bac : **Barchetta, Barcaggiu ; Barcolaccia** est plus difficile à expliquer.

En tout cas **Portu Vecchiu, Porticciolu**, golfe de **Portu, Portu-Pollu**.

La situation politique : **Francardo**, passage franc ; **Pieve**, le canton.

Aregnu, qui dépend du royaume, c'est-à-dire directement de Gênes (en français Villeneuve-le-Roi). **Patrimoniu**, patrimoine d'un seigneur (domaine ecclésiastique).

Soccia, signifie association, au sujet du bétail donné à moitié.

Belvedere, Belgodere s'expliquent par leur situation ; **Occhiatana** sans doute aussi, le village resserré dans un vallon, voit le ciel comme dans une éclaircie : *occhiata*.

Vezzani pourrait signifier « délicieux » (it. *Vezzo*).

Mgr RÔDIÉ.

(A suivre).

Le Comte de Marbeuf

II

C'est le 1^{er} avril 1770 que M. de Marbeuf, déjà promu lieutenant-général, remplaça, avec le titre de commandant en chef, le comte de Vaux qui avait, comme nous l'avons dit, et malgré l'insistance du duc de Choiseul, demandé son rappel en France.

Un des premiers actes du nouveau gouverneur, débarqué le 7 mai devait être, puisque la Corse avait été déclarée pays d'Etats (15), de convoquer les trois ordres de l'assemblée en question, dont la réunion devait être décisive et qui, pour un certain temps encore et, afin de ménager la transition, conservait le nom traditionnel et cher aux Corses de Consulte générale.

Nous sommes d'autant plus documentés sur ce point que notre bisaïeul paternel en fit partie comme député de la province de Corte. Le premier numéro pour 1924 du *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse* (dont M. le professeur Ambrosi a été si longtemps le dévoué secrétaire général avant d'être appelé à Paris), a reproduit en photographie la lettre

(15) Comme les grands gouvernements : Languedoc, Bretagne, Artois, Bourgogne, Flandre.

d'avis, signée du comte de Marbeuf et datée du 15 août 1770, convoquant le nouvel élu pour le 15 septembre suivant à Bastia.

Et ce fut en effet à cette dernière date, dans la vieille capitale génoise, restée celle des Français, au couvent de la Conception, rue Saint-Nicolas, et sous la présidence de Marbeuf, Commissaire du Roi, que se réunirent les 96 députés (35 de droit et 61 élus par les dix provinces (16).

Les élections avaient eu lieu à deux degrés, et les définitives avaient été précédées dans les provinces par celles des pièves, auxquelles avaient participé les chefs de famille âgés de plus de 25 ans.

Ouverte au jour dit, par un habile discours de Marbeuf, ayant à ses côtés l'Intendant Chardon, premier président du Conseil Supérieur et second Commissaire royal, les évêques, les députés, ainsi que les douze Nobles (Signori Dodeci Nobili) en exercice, l'assemblée, qui avait commencé par renouveler solennellement sur les Saintes Ecritures le serment de fidélité de la nation à Sa Majesté Très Chrétienne, siégea jusqu'au 27 septembre suivant, après avoir fait preuve du plus parfait loyalisme et délégué trois de ses membres (17) pour aller rendre hommage au roi à Versailles et lui remettre la médaille frappée en commémoration de la réunion de la Corse à la France, et dont l'abbé de Germanes a donné la description détaillée dans le troisième volume de son *Histoire des Révolutions de Corse* (18).

*
* *

La reconnaissance d'une noblesse indigène « question

(16) 35 députés ecclésiastiques de droit (évêques, chanoines, Supérieurs d'ordres religieux) et 61 députés élus (15 ecclésiastiques, 23 nobles et 23 du tiers-état).

(17) Mgr Stefanini, évêque de Sagone ; Massei, chevalier de Saint-Louis et Giubega.

(18) Les Etats de Corse (nom qui fut substitué depuis à celui de Consulte générale), furent encore réunis sept autres fois (en

d'un intérêt capital (ainsi que l'avait justement relevé le comte de Vaux) en raison du grand désir d'excellence qui frémit au cœur des Corses » allait être, dès le début de l'administration civile, une des plus importantes attributions du Conseil Supérieur, parlement au petit pied créé par un édit de juin 1768, et que Marbeuf, à sa prise de commandement, avait trouvé en plein fonctionnement (19).

Alors que Gênes, dans un but politique, n'avait eu de cesse qu'elle ait anéanti les Seigneuries de l'île, le gouvernement de Louis XV, se plaçant à un point de vue diamétralement opposé, avait au contraire estimé nécessaires « ces distinctions, une des plus belles prérogatives « de la Noblesse de tous les Etats n'étant-elle pas de « prétendre à servir la Patrie, le Prince ou le Gouver- « nement, avec plus d'affection, de zèle et de fidélité « que le commun du peuple ».

C'était d'ailleurs, pour le Roi, se concilier à peu de frais l'amour des Corses dont l'abbé Rossi dans ses *Observations historiques* a signalé assez pittoresquement

1772, 73, 75, 77, 79, 81 et 85). Les huit sessions furent toutes présidées par Marbeuf.

Nous en connaissons les procès-verbaux publiés jusqu'à ceux de 1777 par M. de Morati (qui les fit précéder d'une savante préface) et après sa mort par l'abbé Letteron à qui l'histoire de Corse doit tant.

A chaque session, le procès-verbal de la première séance débute invariablement par l'énumération protocolaire des nombreux titres du président. Les voici, à titre de curiosité : « Monseigneur Louis Charles René, Comte de Marbeuf, Premier gentilhomme de la Chambre du feu Roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, lieutenant du Roi des quatre Evêchés de la Haute Bretagne, Commandeur de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant-général des armées du Roi, Commandant en chef dans l'île de Corse et dépendances, Commissaire du Roi, Président de la dite Consulte.

(19) Au début, le Conseil Supérieur fut présidé par l'Intendant et se composait de dix Conseillers (six français et quatre corses, tous gradués) d'un procureur général français et de son substitut, d'un greffier et de deux secrétaires interprètes.

Mais il eut plus tard un président distinct et un vice-président. Le Commandant en chef avait le droit d'y siéger. Ce tribunal supérieur recevait les appels des neuf juridictions royales créées en même temps et portées plus tard à onze.

« *il prurito che la nazione ebbe sempre agli onori e distinzioni sociali* » (20).

Une autre attribution du Conseil Supérieur, la plus importante même, était de constituer un tribunal d'appel pour les onze juridictions royales réparties dans l'île et composées chacune d'un juge français, d'un assesseur, d'un procureur français et d'un greffier (21).

Il faut dire à la charge de ce Conseil qu'il ne fut pas toujours équitable. La preuve en est dans un cruel épisode qu'il est impossible de ne pas évoquer ici, l'affaire Abbatucci, à laquelle l'éminent historien et membre de l'Institut, Chuquet (22) a consacré un important chapitre.

*
**

Si dans son ensemble, en effet, le gouvernement de Marbeuf mérite une estime admirative (et il n'y a qu'à lire le magnifique ouvrage de M. Villat, pour en être persuadé), il est une circonstance de sa vie qui suscite le sentiment contraire, un acte que certainement le maréchal Lyautey, à qui on peut le comparer sous bien des rapports, n'aurait certainement pas commis ni laissé commettre. Il s'agit d'une iniquité à laquelle Marbeuf, usant de sa toute puissante autorité, aurait pu s'opposer, et dont, en s'en étant désintéressé, il doit porter en grande partie la responsabilité.

Mais il avait pris « en méfiance et en haine » l'officier supérieur dont nous venons de donner le nom, un des plus

(20) De 1769 à 1789, le Conseil Supérieur reconnut (partiellement le plus souvent) soixante dix-huit familles dont Colonna de Cesari Roca a donné les noms dans son *Armorial Corse*, ouvrage édité en 1892 à Paris par Henri Jouve, et devenu presque introuvable.

(21) D'abord neuf sièges comme au temps des Génois : Corte, Bastia, Ajaccio, Rogliano, Oletta, Vicu, Sartène, Campoloru, Calvi, créés par l'Ordonnance royale de 1769 ; un dixième siège fut institué à Bonifacio en 1770 et un onzième en 1772 à la Porta d'Ampugnani.

(22) Arthur Chuquet : *Etudes d'Histoire* (première série), pp. 103-145 (Albert Fontemaing, éditeur, Paris).

respectables de l'île, celui du lieutenant-colonel Jacques Pierre Abbattucci du Régiment provincial corse.

Il avait cependant dit de lui : « il a de l'esprit, du crédit et il doit avoir un grand parti ».

Mais c'était au début, en 1770. Depuis il lui en avait énormément voulu de sa sympathie pour Narbonne (23) très populaire en Corse (qu'il avait commandée par intérim pendant dix mois) et par qui il avait craint d'être supplanté. L'ascendant même qu'Abbattucci avait eu, pendant la conquête sur ses compatriotes et qu'il avait conservé, pouvait devenir une arme terrible contre lui, et l'avenir le prouva.

Quel que soit le triste intérêt de cette affaire, dont la cause initiale fut un assassinat commis en 1778 par deux bandits, les frères Biaggi, nous ne pouvons nous y attarder. Nous avons indiqué nos références et c'est au lecteur de s'y reporter. Il nous suffira de dire que, le 5 juin 1779, condamné malgré l'indignation générale et sur de faux témoignages (24) à 9 ans de galère et à la marque (que ses amis surent lui éviter), l'infortuné y resta trois ans, jusqu'à ce que des compatriotes dévoués eussent trouvé à Paris un habile avocat, M^e Damours, qui démontra dans l'injuste procès neuf cas de nullité et obtint du Conseil du Roi, aisément convaincu, un arrêt du 28 mars 1782, cassant l'inique procédure du Conseil Supérieur de Corse (25).

*
*
*

Un des plus heureux résultats de la tâche de Marbeuf

(23) Le maréchal de camp de Narbonne, déjà cité à la note 6, ne doit pas être confondu avec le lieutenant général de Narbonne Lara qui fut Ministre de la guerre sous Louis XVI et aide de camp de Napoléon.

(24) Le paysan Dominique, dont la déposition avait été si fatale au pauvre forçat, avoua à son lit de mort, avant de recevoir les derniers sacrements, l'innocence d'Abbattucci.

(25) Le jour où l'arrêt injuste avait reçu son exécution fut un deuil public à Bastia. La réhabilitation du malheureux lieutenant-colonel fut lente à venir mais fut complète. Louis XVI lui rendit son grade, son emploi, lui alloua un trai-

dans l'ordre administratif et économique, parce que un des plus immédiats et des plus durables, fut l'amélioration des voies de communication fort négligées par les Génois et dont Paoli, pendant son gouvernement, n'avait pu suffisamment s'occuper.

Disposant encore d'une main d'œuvre militaire assez considérable, malgré le rapatriement par économie d'une partie du corps d'occupation (26) et à l'exemple des Romains passés maîtres en la question (27), le nouveau commandant en chef, dans un but de pacification et de répression du brigandage autant que pour la commodité des habitants, eut le mérite de substituer aux presque uniques sentiers et pistes de l'île un véritable réseau routier (28), d'ailleurs projeté et amorcé par le Comte de Vaux qui

tement de 2.400 livres et une gratification de 20.000 livres qui lui tenait lieu du traitement dont il aurait joui depuis sa condamnation. Il eut en 1789 la Croix de Saint-Louis et, en 1791, le grade de maréchal de camp. Défenseur de Calvi, il fut héroïque et termina sa carrière active comme général de division à l'armée d'Italie en 1796 ; mais vieux et cassé il dut prendre sa retraite en 1798 et mourut en 1813 ayant laissé quatre fils, dont trois furent militaires, versèrent leur sang et moururent pour la patrie (un général et deux jeunes officiers).

Le seul survivant, l'aîné, devint Consul général et eut lui-même une descendance dont la France et la Corse ne peuvent que s'honorer (1 fils Jacques Pierre qui fut Garde des Sceaux sous le Second Empire ; 3 petits-fils, Charles, conseiller d'Etat ; Antoine, général de division ; Séverin, député de la Corse, et, sans vouloir blesser sa modestie, un arrière petit-fils, notre contemporain, le médecin-colonel Séverin Abbatucci dont bien des lecteurs corses connaissent certainement les intéressants livres : **le Parfum de la Longue Route, Devant la proue des Navires**, etc... et les savantes conférences de ces temps derniers.

(26) Environ 12.000 hommes (23 bataillons, plus la légion corse, le régiment de Buttafoco et l'infanterie des deux légions de Lorraine et de Soubise).

(27) Lire notamment dans l'**Algérie romaine** par M. Boissière, recteur de l'académie d'Alger, l'énumération des travaux de la III^e légion Augusta, stationnée dans la région de Lambessa.

(28) Huit grandes routes : 1^o de Bastia à Corte par la Casinca (déjà rendue plus commode au cours des opérations de guerre) ; 2^o de Bastia à Corte par la plage du Golu ; 3^o de Corte à Ajaccio par Bocognanu ; 4^o de Calvi à Corte par la Balagne, prolongeant la route du Golu à Corte ; 5^o de Corte à Sartène par Bastelica, Bocognanu, Ornanu et Olmetu ; 6^o de Sartène à Ajaccio par Olmetu et Cauro ; 7^o de Sartène à Portu-Vecchiu ; 8^o de Bocognanu à Zicavu.

Un supplément de solde de deux liards par heure de travail fut attribué à chaque soldat pour améliorer sa nourriture et compenser l'usure de leurs vêtements.

en avait compris l'importance, mais à qui le temps avait manqué pour sa complète réalisation.

*
* *

Il y aurait certes beaucoup encore à ajouter à ce que nous venons d'écrire. L'œuvre conjugée de Marbeuf et de Boucheporn, son « vizir », fut énorme et exigerait, pour être appréciée ici à sa valeur, force détails et commentaires, incompatibles avec les dimensions de notre Revue de la Corse.

Depuis une dizaine d'années (1924-1925), ce travail a été fait — nous avons dit par qui — et dans des conditions telles qu'on peut le considérer comme définitif. On peut donc se contenter pour conclure de dire, qu'il s'agisse du rétablissement de l'ordre, de la répression énergique du banditisme ou des dernières velléités de résistance, des progrès de l'agriculture, des travaux publics, des forêts, des finances et impôts en nature, de la marine, de l'instruction publique, etc..., enfin de la légitime protection assurée à l'ancienne colonie grecque de Paomia, devenue celle de Cargèse, que rien ne fut négligé pour réparer les maux de la guerre et hâter l'assimilation du pays, et cela avec une habileté encore plus méritoire pour un militaire de carrière comme le général que pour tout autre représentant de l'autorité royale.

Tâche glorieuse mais épuisante et à laquelle l'âge et les forces humaines diminuées allaient, comme on va le voir, mettre malheureusement un terme.

La session de 1785 des Etats de Corse, ouverte par le comte de Marbeuf et M. de Boucheporn, devait voir la fin de la collaboration administrative de ces deux Commissaires du Roi. Elle avait duré dix ans, et, par la sécurité définitivement rétablie, et le relèvement économique du pays, donné les meilleurs résultats.

Dix ans ! c'était trop beau et devait finir par une

brouille entre les deux Dioscures (29). D'après l'abbé Rossi, des conflits d'autorité, notamment à propos de questions financières et de l'extension du marquisat de Cargèse, en furent la cause et déterminèrent Marbeuf, dont on ne peut méconnaître le caractère autoritaire, à exiger le rappel de Boucheporn (30).

C'est à l'intendance de Pau et Bayonne que ce dernier fut appelé et son remplaçant fut François Nicolas de la Guillaumye, conseiller honoraire en la Grande Chambre du Parlement, « homme de haute culture et de conscience professionnelle ».

Mais il était à peine entré en fonctions et en relations avec Marbeuf, que celui-ci, déjà fort malade, et au point que les médecins en désespéraient, se faisait transporter par mer à Bastia pour y bénéficier d'un climat plus favorable. Achievé par les fatigues de la traversée, il y expirait le 20 septembre 1786, à l'âge de 75 ans.

Il fut enseveli, après de magnifiques funérailles, en l'église Saint-Jean-Baptiste, et moins de sept ans après, nous apprend l'Histoire, ses restes étaient profanés par ceux qui ne voulaient plus voir en lui que « le tyran de la Corse gémissante », de cette Corse qu'il avait cependant réellement aimée et où il avait vécu 22 ans (31).

*
* *

Mgr du Verdier (32) chargé de prononcer l'oraison

(29) C'est le nom que la Mythologie donnait à Castor et Pollux et que pendant la Grande guerre on s'amusa à appliquer à Hindenburg et à Ludendorf.

(30) Comme tant d'autres victimes de la Révolution, Boucheporn périt sur l'échafaud (2 nivose an 2, soit 22 décembre 1793).

(31) Il fut remplacé par le Lieutenant-général de la Galissonnière, vicomte de Barrin, plus connu sous ce dernier nom, breton comme lui et qui connaissait la Corse où il avait servi sous ses ordres. Mais moins heureux que son prédécesseur moins ferme d'ailleurs, et écœuré par les premières et déjà graves fermentations révolutionnaires, il sollicita et obtint son déplacement qui eut lieu à la date du 1^{er} janvier 1791. Il termina sa carrière militaire en Bretagne où il eut un commandement de son grade.

(32) L'Almanach de la Corse pour 1786 le mentionne ainsi : Mgr Pietro Peynaud du Verdier, Vescovo di Mariana ed Accia, risiede in Bastia, capitale della Corsica.

funèbre du comte de Marbeuf, l'a surtout loué d'avoir créé les Juntas de paix et de n'avoir jamais interrompu le cours de la justice. C'est exact, trop exact même (Cf. l'affaire Abbattucci résumée plus haut).

Trente-et-un ans après, sous la Restauration, après tous les bouleversements politiques que l'on sait, le Commissaire spécial de police Constant, dont grâce à M. E. Franceschini nous connaissons les intéressants rapports à son Ministre, écrivait impartialement le 17 décembre 1817 : « Si le nom de Marbeuf « est toujours béni », c'est parce qu'il poursuivit avec une inflexible sévérité tous ceux qui osèrent enfreindre les lois, parce qu'il eut de grands pouvoirs et n'en usa que rarement. Il suffit que le peuple soit convaincu de l'énergie du magistrat et de la latitude de l'autorité pour qu'il ne soit pas tenté de la mettre à l'épreuve ».

Ouvrons ici une parenthèse pour rappeler que, dans un autre domaine, c'était aussi la doctrine d'un autre grand gouverneur, du Maréchal Lyautey, et on sait avec quel succès il l'appliqua.

Enfin, dans l'important ouvrage que nous avons déjà cité, M. Louis Villat a formulé à deux reprises et assez longuement son opinion sur les hautes qualités de notre héros auquel il rend pleine justice. Au risque d'être accusé de plagiat, nous croyons devoir en mettre sous les yeux du lecteur la double citation.

D'abord, dans le premier volume, page 177, il est écrit : « Le comte de Marbeuf, à qui le roi venait de donner la succession du comte de Vaux et qui, fort de cette confiance et de sa connaissance profonde des choses insulaires, allait mener à bien la tâche de l'assimilation, nous présente le rare exemple — particulièrement remarquable à cette époque — d'un « continental », qui fit de la Corse sa patrie d'adoption. Jamais il ne se considéra comme exilé dans l'île lointaine où il voulut mourir, au

milieu de ces Corses dont il avait appris à parler et à écrire la langue... »

Et dans le second volume, pages 340 et 341, on peut lire encore : « Son gouvernement put paraître rude et tracassier... Il sut assouplir sa « manière » au fur et à mesure que la Corse parut plus française, et la sévérité des premiers temps fit place peu à peu à la confiance et à l'amitié. Les plus vindicatifs ne purent lui en vouloir parce qu'il avait beaucoup aimé le pays corse dont il avait fait sa patrie... »

On ne saurait mieux dire et ce portrait moral sera la conclusion d'un article que nous regrettons vivement de ne pouvoir faire accompagner d'un portrait matériel, peut-être inexistant, en tout cas, pour nous du moins, introuvable.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

*
**

APPENDICE II

PROVISIONS de Grand-Croix de l'Ordre militaire de Saint-Louis pour le sieur Louis Charles René, Comte de Marbeuf, Lieutenant-Général des armées du Roy, à la pension de quatre mille livres par an.

LOUIS par la Grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, chef souverain et grand-maître de l'ordre Militaire de St-Louis :

A tous ceux que ces présentes lettres verront,

SALUT

Etant nécessaire de pourvoir à une des places de Grand-Croix dudit Ordre de St-Louis, à la pension de quatre mille livres par an, créées par notre Edit du mois de Janvier dernier ; et jugeant nécessaire pour le maintien dud. ordre, conformément à ce qui est porté par l'Edit de sa création et celui du mois dernier, de remplir au plus tôt lad. place d'une personne digne de l'occuper. Nous sommes déterminés en faveur du s^r Louis Charles René Comte de Marbeuf, fait, constitué, ordonné et établi, faisons, constituons, ordonnons et établissons par les présentes signées de notre main, Grand-Croix du dit Ordre et lui avons permis et permettons de porter la croix et le cordon rouge en écharpe avec une croix en broderie d'or,

tant sur le juste au corps que sur le manteau, et de jouir des autres honneurs attribués à la dignité de Grand-Croix comme aussi de la pension de quatre mille livres, par chacun an y attachée, le tout en conséquence de notre Edit de création dud. Ordre et celui du mois de janvier dernier ; à condition d'en observer les statuts sans y contrevenir directement ou indirectement et de se rendre à notre Cour et suite toutes fois et quantes nous le lui ordonnerons pour nôtre service et pour le bien et utilité dud. Ordre.

Si donnons en mandement au trésorier dud. Ordre qu'aud. s^r c^{te} de Marbeuf, il paye et délivre dorénavant par chacun an lad. pension de quatre mille livres, suivant les états qui en seront par nous arrêtés et signés par le Secrétaire d'Etat ayant le département de la guerre, à commencer du jour et date de ces présentes et rapportant par ledit. trésorier copie desd. présentes dûment collationnée pour une fois seulement avec quittance dud. s^r c^{te} de Marbeuf sur ce suffisantes.

Nous voulons que tout ce qui lui aura été payé et délivré de lad. pension soit passé et alloué en la dépense des comptes dud. trésorier par le Consul dud. Ordre, auquel nous mandons ainsi le faire sans difficultés. Car tel est notre bon plaisir. En témoin de quoi nous avons fait mettre le scel dud. ordre à ces présentes. Donné à Versailles le dix-huit aoust mil sept cent soixante-dix-neuf et de notre règne le sixième.

Signé : LOUIS.

Et au dos est écrit :

Pour le Roy, chef, souverain et Grand maître de l'Ordre militaire de St-Louis, signé le Prince de Montbarey (1) et scellé du sceau en cire rouge sur queue de parchemin.

APPENDICE III

Relevé des services du comte de Marbeuf (Louis)

Né le 4 novembre 1712 à Rennes (Bretagne) ;

1728 — 3 octobre : Enseigne au régiment de Bourbonnais (1) ;

1729 — 7 juillet : Lieutenant ;

(1) Les papiers ministériels de l'époque (27 septembre 1777, 22 décembre 1780) portent l'en-tête suivant : Alexandre, Marie, Eléonor, Prince de St-Mauris Montbarey et du Saint-Empire, Maréchal des camps et armées du Roi, Chevalier de ses Ordres, Capitaine-colonel des Suisses de la Garde ordinaire de Monsieur, Ministre et Secrétaire d'Etat ayant le département de la guerre.

(1) Qui devint le 1^{er} janvier 1791 le 13^e Régiment d'infanterie.

- 1732 — 23 avril : Capitaine (2) ;
 1738 — passé à Malthe (*sic*) (3) ;
 1747 — 1^{er} may : Ayde major général de l'infanterie de l'armée du Roy (4) ;
 1748 — 15 février : rang de Colonel ;
 1748 — 15 avril : aide major général de l'infanterie de l'armée du Roy ;
 A quitté l'ordre de Malthe et a pris le titre de comte de Marbeuf en 1753 ;
 Chevalier de Saint-Louis le 13 avril 1753 ;
 1757 — 1^{er} mars : aide-major général de l'infanterie de l'armée de Westphalie (5) ;
 1759 — 3 septembre : Brigadier d'infanterie ;
 1760 — 1^{er} may : Employé en Bretagne ;
 1760 — 1^{er} mars : Maréchal général des logis de l'Armée en Espagne (6) ;
 1762 — 25 juillet : Maréchal de camp ;
 1766 — 1^{er} may : Commandeur de Saint-Louis ;
 1768 — 23 octobre : Lieutenant général ;
 1772 — 4 aoust : Commandant en chef en Corse ;
 1777 — Inspecteur des troupes en Corse ;
 1779 — 25 aoust : Grand-Croix de Saint-Louis.
 Marié le 10 octobre 1783 à Mademoiselle Catherine Salin-guerra Antoinette de Gayardon de Fenoyl, née en 1765 (7).
 Décédé le 20 septembre 1786.

(2) Guerre de la Succession de Pologne (1733-1735) terminée par le traité de Vienne (1738).

(3) Après la guerre précitée, il y eut à Compiègne, pour l'instruction militaire du Dauphin, du 29 avril au 28 juillet 1739, un camp où Louis XV se rendit plusieurs fois. Plusieurs corps en faisaient partie. « Les soldats de Bourbonnais y furent le plus admirés, pour leur jolie figure, leur belle tenue et leurs qualités manœuvrières » (général Pajol, **Guerres de Louis XV**, tome I, page 652).

(4) Guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748) terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle.

(5) Guerre de Sept Ans (1756-1763) terminée par les traités de Hubertsbourg et de Paris.

(6) Il s'agit de la campagne de quelques mois (1762) entreprise par le roi d'Espagne Charles III (cousin de Louis XV) contre le Portugal, et à laquelle participa, en vertu du Pacte de famille, un fort contingent français (12 bataillons et de l'Artillerie) sous les ordres du Prince de Beauveau. L'incapacité du haut commandement espagnol rendit inutile cette campagne et l'abrégée.

(7) Le Dictionnaire Dezobry-Bachelet la fait périr sur l'échafaud en 1794. Il y a confusion avec sa nièce, veuve du marquis de Marbeuf. La comtesse de Marbeuf fut déjà assez malheureuse. Elle mourut le 18 mars 1839 dans la maison du Sacré-Cœur de Varennes où elle avait prononcé ses vœux. A partir de 1806, la générosité impériale l'avait rendue titulaire d'une pension de 6.000 francs.

LE CHANT CORSE

LA NANNA

(Berceuse)

La berceuse ne doit pas remonter plus loin que le XVIII^e siècle. Ce chant qui marque le bonheur et la béatitude de l'âme, dans la paix et la joie, ne peut s'être développé qu'après l'occupation française, c'est-à-dire, après la libération du peuple corse.

Ici la note change. Elle reste traînante et basse, comme un ronron paisible et doux, d'une tristesse intérieure d'espérance... C'est avec sa répétition lente, cadencée, en pleine tranquillité, que la mère parvient à endormir son enfant.

A remarquer encore ici que la mère dit « vous » à son enfant. Comme nous l'avons déjà dit, ce « vous » a un caractère de dignité et de noblesse que nous trouvons dans toutes les poésies populaires corses d'autrefois. C'est le langage élevé de l'âme, sa relique précieuse dont elle se sert pour s'inspirer et s'exprimer dans toute sa consolante sincérité.

Voici quelques couplets d'une vieille berceuse du Coscione. Une grand'mère berce sa petite fille. C'est une des rares poésies écrites et transmises dans leur forme originelle.

**Adurmentati par pena, allégrezza di mamone ;
Ch'agghiu dà allesti la cèna, e da cosci lu pilone ;
Pe' u to tintu babarellu, e i to cari fratelloni.**

Endors-toi un peu, joie de ta grand'mère ;
Car j'ai à préparer le souper, et à coudre le pelone ;
Pour ton petit père, et tes chers frères, grands.

Quando nascisti, ô furtuna, vi purtonu a battizzari ;

**La cumare fu la luna, lu sole fu lu cumpari ;
Le stelle ch'éranu in celu, d'oru avianu i cullari.**

Quand vous naquîtes, oh ! bonheur ! nous vous portâ-
[mes à baptiser ;
La marraine, ce fut la lune ; le soleil fut le parrain :
Toutes les étoiles du ciel avaient ceint leur collier d'or.

Et après chaque couplet, ce refrain lentement balancé :

Via... via... viola...

Na-nana, la me' figliola...

**Quandu sarete maggiore, passarete per li piani ;
L'erbe turneranu fiori, d'ogliu saran'li funtani :
Turnerà balzamu raru tutta l'acqua di lu mari.**

Via... via... viola...

Na-nana la me' figliola...

Quand vous serez majeure, vous irez à travers les plai-
[nes ;
Les herbes deviendront des fleurs, et les fontaines seront
[d'huile.
Et toute l'eau de la mer deviendra du baume rare.
Via... via... etc.

*
**

La berceuse qui fait suite, du même genre, nous est venue du pays de Tallanu. On remarquera la perfection de la composition et la richesse des idées :

**Nininà, la me' diletta, nininà, la me' speranza ;
Sete voi la me' barchetta chi camina cun baldanza :
Quella chi nun teme venti, ne timpeste, ne spaventì.**

Nininà, ma joie très douce ; nininà, mon espérance ;
Vous êtes, vous, ma petite barque, qui se déplace en se
[balançant ;
Celle qui ne craint ni les vents, ni les tempêtes, ni les
[dangers.

**Carica d'oru e di perle, carica di merci e panni ;
 Li veli son di brucadu, venuti da mare in d'ani :
 Lu timone d'oru finu, cun lavori li piu rari.**

Toute chargée d'or et de perles, chargée de marchandises et d'étoffes ;
 Les voiles sont de fin brocard, venues de l'autre côté de la mer ;
 Le gouvernail est d'or fin, artistement ciselé.

*
 * *

Nous allons donner ici quelques couplets d'une berceuse très ancienne, prise dans le recueil de Tommaséo « *Canti Popolari* ». On y verra un peu de l'âpreté du vocéru, l'allusion au courage et à la fierté de la race, « *razza* », qui indique un état d'esprit bien antérieur à l'occupation française. Après les calineries affectueuses adressées à l'enfant, la grand'mère, la bonne nourrice corse, toujours dévouée, évoque le souvenir des ancêtres :

**Tutti li vostri antenati eranu omini famosi ;
 N'un timianu ne sciopi, ne stiletti sanguinosi ;
 Si facianu rispettà elli ne tutte le cose.**

Tous vos ancêtres étaient des hommes fameux ;
 Ils ne craignaient ni l'arquebuse ni les stylets sanglants ;
 Ils se faisaient respecter partout, en toutes choses.

**Quindeci fur'nu impiccati, tutti quanti a mezza piazza ;
 Animi di gran' valore, lu fior di la nostra razza ;
 Forse sarete, ô Santoni, par fane la vindicanza.**

Quinze furent sacrifiés, sur la place publique, (1)
 Hommes de grande valeur, la fleur de notre race ;
 Peut-être, ô Santoni, êtes-vous né pour les venger.

**Quandu sarete maggiore, purterete li vostr'armi ;
 Un vi faranu paura, boltisciori ne gendarmi ;
 E si vo sete inzirmitu, farete un fieru banditu.**

(1) Tués sans doute par l'envahisseur qu'ils avaient combattu.

Quand vous serez majeur, vous porterez vos armes ;
 Et vous ne craindrez ni voltigeurs ni gendarmes ;
 Et si vous vous mettez en colère, vous ferez un fier
 [bandit.

*
* *

Laissons vite ce genre de berceuse, à l'accent par trop rude, et sortant trop brutalement de la note ordinaire de ce chant. Evoquons plutôt celle-ci que la jeunesse corse a chantée tant de fois. Elle nous est venue du Niolu.

Une toute jeune mère est en train de bercer son poupon. Son mari est absent. Son amant arrive. Et ensemble ils sont tout à leur amour... Soudain, on frappe à la porte, c'est le mari. L'amant a juste le temps de se jeter au fond du berceau, parmi les langes qui couvrent l'enfant. La mère se remet à bercer, et à chanter.

C'était un de ces berceaux antiques, en forme de barque, amples et profonds, que l'on agitait de babord à tribord. La mère, coupable, affectant une gravité maternelle, chante... Et tout en chantant, elle indique à l'amant les gestes du mari et le moyen de s'échapper. C'est un air lent, mais au ton plutôt aigu :

Avia truvatu un nidu ; nentru c'eran' due ova ;
So stata à vede l'acellu chi le cova :
Nentru c'era una culomba, per tre volte l'aghiu trova :
Culumbuccia cullarata ;
Quantu è longa sta notata !

J'avais trouvé un nid ; dedans étaient deux œufs.
 J'ai voulu voir l'oiseau qui les couvait :
 C'était une colombe ; je l'ai vue trois fois :
 Gentille colombe ramière
 Quelle est longue cette nuit !

Le moment propice venu, elle indique à l'amant, par des mots au sens détourné, « de sortir et de fermer la porte tout doucement ».

**Chiodi l'usciu pianu pianu :
Ch'ellu un senta u cornu pianu.**

Ferme l'huis tout doucement,
Que le « cornes-basses » ne t'entende...

Elle n'oublie pas de lui donner rendez-vous dans la montagne, où ils se sont sans doute déjà rencontrés :

**Per fà li salti, le rise, e li bizzetti,
Ne culleremu, quassù, à quelli culletti ;
Duve pascenu l'agnelli e saltanu li cabretti :
Quassu c'è levre e cunigli :
Cori pur' si tu li pigli !**

Pour faire les sauts, les rires et les cajoleries,
Nous monterons là-haut sur la colline ;
Où paissent les agneaux, et sautent les cabris :
Là-haut, il y a lièvres et lapins :
Tu peux courir, (au mari) tu ne les attraperas pas !

Terminons en disant que cette chanson n'est guère chantée que par une jeunesse délurée, taquine.

*
**

Voici une berceuse pleine d'originalité, qui a eu bien de la vogue dans le centre et le nord de l'île. C'est une jeune mère délaissée par son mari au profit d'une autre femme, « une concubine ». Tout en berçant sa fille, Francesca Maria, la mère chante :

**Nana Francesca-Mari, babitu puda le bugne,
Ma per le so' concubine, à noi méle un ci ne ghiugne.
S'ellu cuntinua cosi, si farà apparinà l'unghie.**

Nanna, petite Françoise-Marie, ton père soigne ses ru-
[ches ;
Mais c'est pour ses concubines, à nous, du miel, il ne
[nous en porte pas.
S'il continue à agir ainsi, il se fera rogner les ongles.

**Nana, Francesca-Maria, babitu spazza la grate ;
Ma castagne un ci nè dà, so pe le so namurate.**

Nanna, Françoise-Marie, ton père balaie le séchoir ;
Mais des châtaignes, il ne nous en donne pas, elles sont
[pour ses amoureuses.

Il y a ainsi une vingtaine de couplets, qui se chantent sur un air lent, cadencé, monotone, attendri, bien propice au sommeil.

*
* *

Voici une petite berceuse que les mères ont créée spontanément et qu'elles murmurent en berçant doucement l'enfant sur les genoux :

**Addurmentati me' caru, dormi e fà lu dolce sonnu,
E po ti disciterai, dumatina a mezzu jornu ;
Quandu tu dormi figliolu, oh ! chi felice sugiornu !
[sugiornu !**

Endors-toi, mon aimé, dors, et fais un doux sommeil,
Et puis tu te réveilleras demain, vers midi ;
O mon fils, quand tu dors, quel délicieux séjour !

*
* *

Cette berceuse a été composée par Vatelapesca (Luciana) le grand poète de Bastia. Ce sont comme des bribes de vers, très courts, bien rythmés, des espèces de petits refrains, que l'on recommence jusqu'à ce que l'enfant se soit endormi :

**Dormi, dormi u me' anghiulellu,
Culuritu e ricciulèllu.**

Dors, dors, mon petit ange
tout rose, tout frisé...

**Sì cu lingua tu nun poi
Raggiunati la cun noi,**

**Cu i to' occhiucci soli
 Tu ci parli e ci cunsoli :
 Dormi, dormi, u me' anghiuellu,
 Culuritu e ricciuellu...**

Si avec la langue tu ne peux causer avec nous ;
 Rien qu'avec tes yeux, tu nous parles et nous consoles.
 Dors, dors, mon petit ange,
 tout rose, et tout frisé...

Mais voici, la dernière que nous citerons, la première berceuse que nous ayons entendue, au plus lointain de notre enfance, et au rythme de laquelle se sont endormis tant de jolis poupons corses.

Elle s'adresse surtout aux petites filles. Un bateau paraît en haute mer ; on le voit venir... Il aborde lentement au rivage. Il porte l'ambassadeur d'un prince lointain, qui vient demander la main de la petite fille... à qui sont réservées toutes les joies...

**Sentu fiscà un bapore,
 Montonteru leru leru !
 Nantu c'e un imbasciatore,
 Montonteru leru là !
 — Chè vole l'imbasciatore ?
 Montonteru leru leru !
 — Dumanda si sta signora,
 Si volesse marità...
 etc... etc... etc...**

J'entends l'appel d'un vapore,
Montonteru leru leru !
 Qui porte un ambassadeur,
Montonteru leru là !
 — Que veut-il, l'ambassadeur ?
Montonteru leru leru !
 — Il demande si cette demoiselle,
 Voudrait bien se marier...

Suivent, le consentement, le mariage, le départ... etc.

Il y a là certainement une *nanna*, imaginée et développée peu à peu par les mères au cours des âges. Une vraie *nanna* corse.

*
* *

LA SERENADE

La sérénade est chantée en l'honneur d'une jeune fille, à l'occasion de sa fête, de son anniversaire, de ses fiançailles, de son mariage.

Presque toujours, c'est l'ami, le prétendant, le fiancé, qui donne la sérénade. Il arrive cependant qu'un admirateur anonyme, accompagné de quelques amis, s'en va chanter les louanges d'une jeune fille. C'est une façon très discrète et très élégante de se faire remarquer par elle et souvent de se faire connaître et même admettre.

La sérénade se chante avec accompagnement de musique : violon, mandoline, guitare, accordéon. Elle se termine ordinairement par une réception joyeuse des chanteurs noctambules.

Ce chant n'a rien de l'accent antique. Les vers de huit pieds sont chantés par deux, comme s'il s'agissait de vers de seize pieds, en un rythme accéléré, pour lui enlever l'accent de tristesse du *voceru* et du *lamentu*. D'ailleurs, aujourd'hui, la sérénade se donne, la plupart du temps, en langue française. Ainsi ce chant, d'origine italienne et espagnole, aura peu vécu en Corse.

Voici une sérénade faite et chantée, vers 1840, dans le Vallerustie :

**Bona notte, ô figlia amata,
Affaciati al dolce cantu,
Tu fra tutte porti il vantu,
Sorti e nun stà piu serrata ;
C'una numerosa scorta
Sô a cantar'à la to' porta.**

Bonne nuit, ô fille aimée,
Montre-toi (en entendant) notre doux chant,
Toi, qui es parmi les plus vantées,
Sors, ne reste plus enfermée ;
Avec une nombreuse compagnie
Je viens chanter à ta porte.

Et sur ce ton suivent une vingtaine de couplets contenant des éloges sur la beauté, la grâce et la distinction de la jeune fille.

*
* *

Cette sérénade nous est venue de Marignana. Elle est fort bien réussie, riche d'idées, parfaite d'allure et de rime et a été chantée dans toute la Corse. Après le salut traditionnel, voici deux couplets sur les qualités morales et physiques de la jeune fille :

**Le tue mani, bianche e fine,
Cun le tue dite si belle ;
Fatte da mani divine,
Per portar scetri e anelle :
Quandu tu mi le serrasti,
Il me' cor' cun tè portasti.**

Tes mains blanches et fines,
Avec tes doigts si beaux ;
Faites par des mains divines,
Pour porter sceptres et anneaux :
Quand tu me les serras,
Tu emportas mon cœur.

**La tua gola cristallina,
Adornata di diamanti ;
Fior' di muntagna e marina,
Quandu tu parli m'incanti ;
Tu sì, chi di Marignana,
Sei la figlia piu suprana.**

Ta gorge semble de cristal,
Toute ornée de diamants ;

Fleur de montagne et de plaine,
Quand tu parles tu nous enchantes ;
Toi, oui, tu es de Marignana,
La fille souveraine.

Viennent ensuite les éloges sur la beauté de la taille,
de la poitrine, du sourire, des cheveux, des yeux...

**Le tue chiare prunelle
Sembran' due lucenti stelle.**

Et tes deux prunelles, si claires,
Ressemblent à deux brillantes étoiles.

*
* *

Voici une sérénade que l'on chantait autrefois dans le Nebbiu et la Marana. Il s'agit d'un songe. Le jeune homme rêve qu'il s'en va, par une belle nuit, demander l'hospitalité à sa bien aimée...

Ici nous répéterons avec le poète arabe : « Ah ! quelle belle nuit ». Ou avec cet autre poète, d'origine berbère : « Dépouillée de ses vêtements de jour, couverte seulement d'une tunique légère, elle m'attendait derrière la porte de sa tente » (1).

**A l'ora dei matutini,
Quandu i frati eranu in coro,
Giunsi nelli tui cunfini,
Per vederti, ô me' tesoro :
A pena ch'ēju n'arrivaï,
A la tua porta picchiaï.**

A l'heure des matinées,
Quand les moines sont en prière,
J'arrivai dans tes confins,
Pour te voir, ô mon trésor :

(1) Imroulquais : (Auteurs arabes, A. Colin, éd.).

A peine fus-je arrivé,
Que je vins frapper à ta porte.

Sa bien-aimée vient ouvrir, lui prend la main, et le conduit jusque dans sa propre chambre, auprès de son lit... Ils s'endorment. Puis « *svegliatu dal primo sonno* », éveillé du premier sommeil, il se souvient... Il convient de partir... Dehors il s'aperçoit qu'il a emporté la robe de sa maîtresse.

**Quandu ne surtii fora,
Ancu la luna luceva,
Eju guardô li me' panni,
Eranu della me' Eva
Ancora la camisciola
Era della me' signora.**

Quand je me trouvai dehors,
La lune luisait toute grande ;
Je m'aperçus que je tenais ;
Les effets de mon Eve :
Même la chemise,
Était de ma Dame.

Tout est minutieusement raconté. Jusqu'à ce que de retour...

**Eju mi risveglio intantu,
Cun le man' piene di ventu.**

Je me réveille, en attendant,
Avec les mains pleines de vent.

*
**

Mais voici la belle chanson préférée pour les belles sérénades d'autrefois. La plus belle qu'il nous ait jamais été donné d'entendre.

Une trentaine de couplets, tous aussi charmants, aussi réussis. Des louanges, des affirmations d'amour, d'un

amour fervent, ardent, pur, tendre, inaltérable... Une création rare.

**Prima ch'eju ti lasci, ô cara, sarà secca ogni filetta ;
L'arburu senza la fronda, la terra restarà netta :
Verseranu sangue i sassi
Prima ch' à tè, culomba, lasci.**

Avant que je te laisse, ô ma chérie, toutes les fougères
[se seront desséchées ;
Les arbres n'auront plus de feuilles ; la terre sera nue,
Les rochers verseront du sang !
Avant que je te laisse, ô ma colombe...

Tous les couplets seraient à citer ; entre autres celui-ci :

**Quandu i monti verseranu torrenti di manna e méle
E che nel mare sviatu, un si stenderà piu vele :
Tandu si culomba cara,
Eju ti lasciu in doglia amara !...**

Quand des monts couleront des torrents de manne et de
[miel,
Et que sur la mer sans routes ne gonfleront plus de voi-
Alors, ma colombe aimée, [les :
Je te laisserai dans une peine bien amère !

Ah ! les fantastiques promesses de fidélité, de dévouement, faites en des envolées magnifiques, dans les rues silencieuses des villages solitaires, endormis, par les belles nuits d'été ! Quelle enthousiaste impression cela devait produire sur les cœurs des jeunes filles sensibles et impressionnables !

Tout peut s'effondrer, tout peut être détruit, la terre, l'humanité elle-même, tout : alors seulement son amour pourrait faillir :

**Altrimente mai non crede,
Ch'eju abandoni la to' fede !**

Autrement, jamais ne crois,
Que ma foi puisse m'abandonner !

*
* *

Cette sérénade n'est pas moins populaire. Elle nous est venue de la Balagne. Par les paroles elle se rapproche un peu de la complainte. C'est sans doute pour cela qu'elle plaisait tant à la jeunesse corse.

**Oh ! chi bughiu tenebrosu, d'unde pigliera la strada ?
La me' stella di lu jornu d'unde dici che'ju ne vada ?
Tu chi dormi su le piume
Sorti in piazza e fami lume.**

Oh ! quelle obscurité ténébreuse, où va donc ma route ?
Mon étoile du jour, dis-moi, où dois-je diriger mes pas ?
Toi, qui dors dans les plumes ;
Parais sur la place et viens m'éclairer !

Tous les couplets, une quinzaine, sont sur ce ton de tristesse pathétique qui rappelle un peu le *voceru*.

*
* *

Voici le premier couplet d'une sérénade plus gaie, ce sera la dernière. Arrivé sous la fenêtre de la bien-aimée, le chanteur se trouve à son aise, et le proclame :

**Qui ci cantu, qui ci ballu, qui ci facciu ogni sunata ;
Qui c'è la me' stella d'oru, qui c'è la me' innamorata :
Qui c'é la cara diletta,
Qui cun brama ella m'aspetta !**

Ici je chante, ici je danse ; ici je fais toutes les sonnettes ;
Ici est mon étoile d'or ; ici ma bien-aimée :
Ici est la chère adorée,
Qui m'attend avec désir !

Math. AMBROSI.

FIGURES CORSES

Notre éminent compatriote, le général Colonna de Giovelina, a donné, ici même, une série de notices du plus vif intérêt sur les généraux corses de la première République et de l'Empire. Ce travail nous a suggéré l'idée d'évoquer à sa suite les noms de ceux qui, à des titres divers, dans l'armée, la magistrature, la politique, les belles lettres, les sciences ou les arts, ont apporté leur part au patrimoine national et enrichi d'honneur notre petite patrie.

Dans cet ordre d'idées, des noms — de grands noms — viennent tout naturellement à l'esprit. Ils auront, bien entendu, leur place dans cette galerie et, déjà, nous avons rappelé quelques-uns d'entre eux. Mais il n'est pas toujours nécessaire d'être au premier plan dans la vie, pour faire honneur à son pays. Dans le domaine de la gloire militaire, en particulier, il n'y a point que les généraux pour cueillir des lauriers et l'Empereur lui-même n'aurait rien pu sans sa Grande Armée.

Qu'on nous permette donc aujourd'hui de faire revivre le souvenir de quelques-uns de ces modestes héros. Les noms de Giovannoni et d'Agostini ne disent rien aux foules et ne sont point gravés sur l'Arc de triomphe et, depuis, nous avons eu hélas ! tant d'autres guerres et tant de héros ! Mais il nous a semblé qu'ils avaient droit de cité dans notre Panthéon corse où il ne doit point y avoir d'aristocratie.



Dominique-Marie Giovannoni est né à Guagnu le 25 juin 1768, au moment même où la Corse devenait française. Sa jeunesse se passa obscurément au village natal, mais voici la Révolution qui transporte d'enthousiasme tous les Corses. Le 20 février 1792, il entre comme carabinier à la 3^e demi-brigade d'infanterie. Six mois après, il est caporal et, pendant cinq ans, il va courir les champs de bataille de l'Italie. Le 3^e jour complémentaire de l'an II, il est à la prise de la redoute piémontaise dans la gorge du Limon et il y entre le premier après avoir tué de sa main plusieurs ennemis. Un décret de la Convention, du 23 frimaire an III, le récompense en le faisant sous-lieutenant au 10^e bataillon de l'Isère, qui deviendra, plus tard, le 57^e d'infan-

terie. En ce temps-là, les fantassins servent à l'occasion sur les bateaux. Il en est ainsi pour Giovannoni qui est embarqué sur le *Duquesne* et qui ne se comporte pas moins vaillamment sur mer que sur terre. Il se signale notamment dans le combat naval qui aboutit le 22 ventose à la prise du vaisseau anglais *Berwick*. Puis le voici aux armées d'Angleterre, d'Helvétie, du Rhin, des côtes de l'Océan. En germinal an VII, il est à la bataille de Feldkirch, là où on se donne les coups les plus rudes, et on le signale le premier encore à l'assaut de la redoute qui domine la ville. Le lendemain, avec une quarantaine de tirailleurs, il arrête la progression de l'ennemi qui était sur le point d'enlever un bataillon et le drapeau de son régiment. Puis, de nouveau, le voici sur la flottille de Boulogne et il se bat contre les Anglais, bien sans doute, car il est nommé lieutenant le 10 frimaire an X et reçoit un sabre d'honneur.

Au moment de la proclamation de l'Empire, il entre dans le bataillon des tirailleurs corses, on le nomme officier de la Légion d'honneur et, en l'an XIII, il est adjudant-major. Alors, pendant 3 ans, au 4^e corps de la Grande Armée, il prend part aux glorieuses campagnes d'Autriche et de Prusse. Il est capitaine le 23 novembre 1806 comme il vient d'entrer à Berlin avec l'armée victorieuse d'Iéna et d'Auerstaedt.

Le voici maintenant en Pologne, mais la mort le guette, dans ces batailles de tous les jours, et, le 7 février 1807, la veille même d'Eylau, il est frappé mortellement.

*
**

Jules-Mathieu Agostini est un soldat de la même trempe. Né à Zonza, le 15 août 1774, il s'engage, lui-aussi, aux premières heures de la Révolution, dans le 2^e bataillon des volontaires corses. Caporal le 8 août 1793, sous-lieutenant à la 12^e demi-brigade d'infanterie légère, le 30 mars 1797, il est comme Giavannoni à l'armée d'Italie et se couvre de gloire avec elle. Le 10 novembre il est nommé lieutenant, le 9 octobre 1798, il passe capitaine. A l'affaire de Pérouse, près de Fenes-trelle, le 3 juin 1799, il est grièvement blessé à l'épaule en saisissant un drapeau ennemi et cité à l'ordre de l'armée, il est nommé capitaine adjudant-major. Mais la

blessure est grave et Agostini n'est pas familiarisé du tout avec l'écriture, disons tout, il est à peu près illettré. Alors, comme il ne peut remplir l'emploi qu'on lui a donné, on le met en réforme. Mais il ne l'entend pas ainsi, il réclame, il peut encore servir et il s'adresse directement au compatriote, au Premier Consul. Et Napoléon se souvient du volontaire de 1792 ; il demande un rapport au général Brune qui déclare Agostini « un brave soldat, probe, exact et dévoué au gouvernement ». On le rétablit dans son grade et on l'envoya à Dijon à l'armée de réserve. Il réclama encore pour obtenir un poste plus actif. Alors on lui donna du service au royaume de Naples, mais il avait été si gravement blessé, neuf ans plus tôt, qu'il y mourut des suites de sa blessure le 21 juin 1808. Il n'avait pas trente-quatre ans.

Et ils furent des milliers ainsi qui firent la réputation de la Grande Armée !

Emile FRANCESCHINI.

THÉRAPEUTIQUE DU XVIII^e SIÈCLE

Un manuscrit du xviii^e siècle, relié en parchemin, daté exactement de 1736, qui dut appartenir à quelque notaire de l'Ampugnani, comme semblent l'indiquer les nombreuses formules juridiques et modèles d'actes qu'il contient, nous a conservé de curieux préceptes de thérapeutique, pratiqués au temps des premières guerres pour l'indépendance. Il nous a paru intéressant d'en publier quelques-uns, non seulement parce qu'ils sont le résultat de la longue expérience de nos pères, mais parce qu'ils pourraient susciter quelque découverte médicale de la part de nos praticiens modernes.

Voici les préceptes qui intéressent certaines affections plus particulièrement fréquentes en Corse.

Baume facile et souverain contre toutes sortes de plaies

Prenez deux onces de cire nouvelle, deux onces de poix de Bourgogne, deux onces de poix résine, deux

« drachmes » de vert de gris, six onces de beurre frais; faites fondre les deux poix, puis la cire et vous y ajouterez le beurre, puis le vert de gris pulvérisé, en remuant toujours ces matières. Conservez cet onguent dans une marmite et vous vous en servirez suivant vos besoins deux fois par jour.

Pour guérir les plaies

Prenez deux onces de graisse de mouton, une once de graisse de porc, de la gomme végétale et de la térébenthine claire (une once et demie de chacune) ; le mélange sera facile. On fera fondre successivement l'une avec l'autre jusqu'à obtenir la consistance du liniment ou de l'onguent. Vous vous en servirez sur les plaies.

Recette pour les yeux

Prenez de l'eau de rose blanche, de l'eau de fenouil, de l'eau de « **piantagine** » (un demi bocal de chacune), de la poudre de « **tutia** » (1), de la couperose ou vitriol blanc (2) autant qu'une fève, du **macis** ou fleurs de noix muscade (une demi-once). Prenez les trois eaux qui, autant que possible, doivent être distillées séparément dans un alambic en verre, et mélangez-les en égale quantité. Vous y ajouterez ensuite toute la **tutia** pulvérisée. Vous mettrez ce mélange au soleil pendant huit jours, en agitant de temps en temps le récipient et en le retirant quand le soleil ne brillera plus. Avec la **tutia** vous mettrez dans le vase la couperose. Vous pourrez au même moment ajouter ou non le **macis**. Si vous le mettez, l'eau sera meilleure, mais piquante ; sinon l'eau ne sera pas aussi parfaite, mais elle brûlera moins et la guérison en sera retardée.

Autre recette

Prenez trois « **boccali** » d'eau commune ; mettez-y une « drachme » de couperose ou vitriol romain. Lais-

(1) Dépôt verdâtre d'oxyde de zinc qu'on trouve dans les suies métalliques des fournaux.

(2) Sulfate de zinc.

sez-la infuser pendant vingt-quatre heures, puis passez lentement ce mélange. Le premier écoulement est excellent pour les yeux ; la partie du mélange qui s'écoulera ensuite servira à guérir les plaies et même à soigner la gale.

Pour le mal des yeux

Prenez une pinte d'eau de la fontaine, mettez-y quatre onces de vitriol blanc, pulvérisez une once et demie de racine d'iris de Florence bien séchée au feu, en veillant qu'elle ne brûle pas. Quand elle sera bien sèche, pulvérisez-la finement. Prenez ensuite une once et demie de sucre candi bien écrasé, mettez le tout dans un bocal ou autre vase. Pendant un quart d'heure, vous verserez d'un vase dans un autre, de haut en bas. Quand tout sera bien mélangé et battu, vous viderez dans une ampoule en verre n'ayant jamais servi et vous laisserez reposer. Vous en mettrez quelques gouttes dans les yeux soir et matin. Cette eau fortifie la vision, éclaire les yeux et en fait sortir tout ce qui a pu y entrer.

Eau souveraine pour les yeux

Prenez trois onces de couperose ou vitriol blanc et trois onces d'iris de Florence. Pulvérisez finement chaque chose. Mettez cette poudre en infusion pendant une demi-heure dans un bocal d'eau ordinaire. Puis pendant deux heures transvasez cette eau en vous servant de deux vases et en laissant tomber l'eau d'aussi haut que possible. Laissez reposer ensuite pendant vingt-quatre heures. Ceci fait, ajoutez-y un autre bocal d'eau et transvasez comme ci-dessus pendant deux heures, jusqu'à ce que l'eau devienne très claire. Vous passerez ensuite à travers un linge et vous conserverez ce liquide. Quand vous voudrez vous en servir vous le ferez légèrement réchauffer. Vous répétez le pansement plusieurs fois par jour.

Recette pour quiconque a perdu la vue sans qu'apparaisse quoi que ce soit dans l'œil

Prenez deux parties d'eau ordinaire et une partie

(un tiers) de vinaigre. Mélangez-les. Ajoutez-y de la farine de fève en quantité suffisante pour en faire de la bouillie. Mettez cette bouillie sur de la charpie, en guise d'emplâtre, et appliquez-la sur le front du malade quand il se met au lit. Il faut que ce soit chaud. Sur la charpie, mettez une pièce pour que la bouillie ne tombe pas. Vous continuerez cette application pendant longtemps chaque soir.

Autre remède

Faites cuire sur la braise un œuf frais et dur. Enlevez-lui l'enveloppe. Coupez-le en deux, séparez-en le jaune et à sa place mettez-y de la poussière de rocher pulvérisé (à la condition qu'il ne soit pas calcaire). Réunissez ensuite les deux parties de l'œuf, comme elles l'étaient primitivement, liez-les en les entourant de nombreux fils jusqu'à ce qu'ils en soient entièrement couverts ; mettez l'œuf recollé dans un verre avec de l'eau de rose, de manière qu'il soit immergé et laissez-le en infusion pendant vingt-quatre heures, dans un endroit très frais. Passez ensuite cette eau à travers un morceau de toile. Quand vous voudrez vous en servir, vous en mettrez une goutte avec le doigt dans le coin de l'œil, le soir et le matin. Lorsque vous sentirez que votre œil est enflammé, vous serez guéri dans les vingt-quatre heures.

Autre remède pour les yeux

Prenez un œuf dur, coupez-le par moitié en long. Enlevez-en le jaune dans les deux parties et, dans les parties ainsi vidées, mettez-y un peu d'eau de rose avec du sucre candi. Ces deux blancs d'œuf seront placés sur des charbons ardents et laissés là jusqu'à ce que l'eau de rose et le sucre candi aient disparu et imbibé le blanc de l'œuf. Le soir ces deux blancs seront placés sur les yeux comme des lunettes et maintenus à l'aide d'une bande. On répétera cette application plusieurs fois. La guérison est certaine. Nous l'avons expérimenté.

Malades atteints d'ophtalmies plus ou moins graves, voilà les remèdes que vous conseillent nos ancêtres. Ayez le courage de les employer. Mais qu'en pensent nos oculistes contemporains : les Valud, les Delapersonne, les Aurenche ?

Concession de la Nationalité française AUX CORSES

Le maréchal d'Ornano (Alphonse) voulait, autant que son père Sampiero, faire de la Corse une province française, mais les guerres de religion qui accaparaient l'attention du gouvernement français et l'opposition du roi d'Espagne, Philippe II, qui protégeait les Génois, empêchèrent la réalisation de ce projet. Sur la demande d'Alphonse d'Ornano, le roi de France, Charles IX, adopta alors ce moyen terme. Il accorda en 1571 la nationalité française et l'exemption de tout impôt à tous les Corses réfugiés dans son royaume et à tous les autres insulaires qui, par la suite, viendraient y habiter. Ainsi, à défaut de l'île, on annexerait du moins une partie de ses habitants.

Ce privilège avait bien été déclaré perpétuel, mais le Parlement de Paris qui, sous les rois faibles, s'arrogeait volontiers le droit de modifier la volonté du souverain, lors de son enregistrement, en limita le bénéfice à une période de neuf années. Ce même privilège fut cependant renouvelé par Henri III en 1580, mais la même réserve y fut jointe. Vint Henri IV. Il avait plus de volonté et plus d'autorité. Il imposa donc en 1599 l'enregistrement du même édit, mais à titre perpétuel, et la Cour des Comptes du Parlement dut s'incliner. La malheureuse affaire de la garde corse en 1663 ne supprima pas cette concession gracieuse faite par les Rois de France aux Corses, mais elle eut pour résultat de la reléguer dans l'oubli (1).

Chanoine CASANOVA.

(1) Nos lecteurs liront avec un intérêt certain la communication, par notre érudit collaborateur, de ce document, d'ailleurs inédit, qui éclaire la politique des rois de France à l'égard de la Corse. Si les complications de la diplomatie européenne empêchèrent notre île de devenir partie intégrante du domaine royal avant 1768, du moins ses habitants pouvaient-ils depuis 1571, avec l'agrément du gouvernement royal, se considérer comme Français.

Voici la traduction française du document :

Charles, roi de France : Faisons savoir que par égard et considération pour le véritable amour, l'affection et la dévotion que les habitants de l'île de Corse ont toujours eues pour Nous et pour les Rois, nos prédécesseurs, dont, à plusieurs reprises et surtout à l'époque du feu roi Henri, notre père très honoré, que Dieu admette en sa gloire, ils ont donné d'excellentes et très suffisantes preuves, en particulier avec le feu colonel Sampiero Corso, sous les ordres de qui ils ont en général combattu et exposé leur vie afin de conserver et d'accroître notre Couronne, et bien que, en ce qui les concerne, les événements ne se soient pas déroulés comme ils l'auraient désiré, c'est-à-dire que la dite île de Corse soit demeurée dans notre obéissance et dans celle des Rois nos successeurs, et que nous en ayons été maîtres absolus, toutefois leur volonté de demeurer nos très humbles et très obéissants sujets comme de véritables Français n'a été affaiblie en aucune manière ;

Tout cela nous ayant été pleinement signifié par notre cher et bien aimé Alphonse d'Ornano, Corse, fils du susdit Sampiero, chevalier de notre Ordre et colonel de l'infanterie corse, que nous maintenons à notre solde et à notre service, et Alphonse nous suppliant et demandant humblement pour lui, comme pour tous les autres Corses qui se trouvent et pourront se trouver dans notre Royaume, par suite du désir particulier qu'ils ont en général tous d'y habiter, (demandant) que nous voulions bien leur concéder des lettres de naturalisation et licence de tester ;

Nous faisons savoir que pour répondre à cette supplication et à cette requête, dans le désir où nous sommes de traiter et de favoriser en tout et pour tout les Corses, nous avons concédé et permis, nous concédons et permettons par grâce spéciale, de tout notre pouvoir et avec notre autorité royale, au dit colonel Alphonse d'Ornano et à tous les autres Corses qui sont, seront, pourront être et venir ici, dans notre Royaume, que chacun d'eux ait le droit et qu'il lui soit permis d'habiter dans notre Royaume et dans les domaines soumis à notre obéissance, d'avoir ou d'occuper tous les biens fonciers qu'ils y ont déjà acquis, ou qu'ils pourront par la suite y acquérir, qu'ils pourront les laisser par testament, en disposer par une dernière volonté, en faire des donations entre vifs à leurs parents ; Nous imposons silence perpétuel à notre procureur présent et avenir, car nous voulons qu'ils ne soient obligés de payer quoique ce soit, ni aucune contribution pour ce que nous leur avons laissé et accordé ; nous leur abandonnons et remettons, nous leur faisons cadeau de toute somme qui pourrait découler de ces présentes lettres qui ont été signées de notre propre main ; nous invitons (par ces lettres) nos

chers et fidèles officiers de nos comptes, comme tous ceux qu'intéresse notre décision présente à laisser les Corses jouir pacifiquement et perpétuellement des avantages contenus dans ce document, sans jamais, ni maintenant, ni plus tard, y apporter aucun empêchement, car telle est notre volonté, en dépit de tout autre édit et malgré n'importe quelles autres lettres contraires. Et pour que ce soit une chose stable et perpétuelle, nous avons fait apposer notre sceau, etc., etc.

Diploma in favore della Nazione Corsa 1571

Carlo, Re di Francia. Faciamo sapere che avendo noi riguardo e considerazione al buon amore ed affetto e divozione che gli abitanti dell'isola di Corsica hanno sempre portato a Noi, ed ai Re nostri predecessori, siccome per molte e varie volte e medesimamente nel tempo del defunto Re Arrigo, nostro onoratissimo Padre, che Dio lo abbia in gloria, ne hanno dato in effetto buonissimi e sufficientissimi segni, maggiormente sotto il defonto colonnello Sampero Corso, con il quale essi hanno ordinariamente combattuto, ed esposta la loro vita per la conservazione ed aumento della nostra corona, e benche per il loro riguardo, le cose non sono poi succedute come avrebbero desiderato, cio è a dire, che la detta isola di Corsica fosse restata sotto la nostra ubbidienza per noi ed i Re nostri successori, padroni assoluti, tuttavia la volontà non vi è sminuita in maniera alcuna di restare umilissimi ed ubbidientissimi sudditi come i nostri veri e naturali Francesi, siccome il tutto ci è stato pienamente significato dal nostro caro e ben amato il Signor Alfonso d'Ornano, Corso, figlio del detto signor Sampero, cavaliere del nostro Ordine e colonnello della fanteria corsa, che noi mantenimmo al nostro soldo e servizio, supplicandoci, e ricercando umilmente tanto per lui, che per tutti gli altri Corsi, i quali sono e potranno essere nel nostro Reame per il singolar desiderio che hanno tutti in generale di abitarvi, vogliamo concedergli lettere di naturalità e di licenza di testare. Faciamo sapere che noi inclinando alla detta supplica e requisizione, e desiderando in tutto e per tutto trattare e gratificare favorevolmente tutti i Corsi, abbiamo concesso, e permesso, concediamo e permettiamo per grazia speciale al detto colonnello Alfonso d'Ornano ed a tutti gli altri Corsi che sono e saranno, e potranno essere e venire qui dopo nel nostro Reame, ampio potere ed autorità regia per queste presenti lettere, che ognuno e ciascheduno di loro possino

e li sia lecito abitare nel nostro Regno, paesi, terra e Signoria della nostra ubbidienza, ed avervi, e prendervi tutti e ciascheduno di loro beni stabili, che vi hanno già acquistato, e potranno qui dopo acquistarvi, e di questi poter lasciare in testamento, e disporre di ultima volontà e doni fatti inter vivos alli proprii loro parenti, imponendo silenzio perpetuo al nostro procuratore presente e avvenire, come anche vogliamo che non siano obligati a pagar cosa alcuna, ne altra contribuzione, per il che noi abbiamo lasciato e rimesso, come anche lasciamo e rimettiamo, e facciamo dono di qualunque somma possa ascendere per queste presenti lettere sottoscritte di nostra propria mano, per quali concediamo ai nostri amati, e fedeli ufficiali dei nostri Conti, come anche a ciascheduno di loro, che sono della nostra presente facoltà, che di tutto il sopradetto continuto essi facciano, soffrino, e lascino i detti Corsi godere pacificamente e perpetuamente senza essergli, ne per il tempo presente, come per il futuro fatto impedimento alcuno, perche tale è il nostro volere, nonostante qualsivoglia editto, e lettere contrarie a queste ed a ciò che sia una cosa stabile e perpetua noi abbiamo fatto applicare il nostro sigillo, salvo in altre cose.

Dato a Durtal nel mese di settembre l'anno di grazia 1571, e del nostro regno l'undecimo. Sottoscritto : Carolo, e sopra il ripiego : Da parte del Re il Signor duca d'Anjou, suo fratello, conte di Neuville, e sigillatto dal gran sigillo del detto Signore in cera verde, con lacci pendenti di seta verde e rossa.



Les disques sur la Corse

A la demande de quelques-uns de nos lecteurs, nous donnons ici une liste complète des disques actuellement enregistrés sur les chants corses.

1°) *Gaston Micheletti* a enregistré :

Disque Odéon 188.712	{	<i>Voceru.</i>
(recto et verso)	}	<i>L'Ajaccienne.</i>
» » 188.789	{	<i>Lamentu.</i>
	}	<i>Hymne de Sampiero.</i>
» » 188.790	{	<i>Air des muletiers de Bocognanu</i>
	}	(u trenu di Bastia).
		<i>A pipa.</i>
» » 188.872	{	<i>Lamentu di u castagnu.</i>
	}	<i>A u Corsu.</i>
» » 188.873	{	<i>Lamentu di Giuvan Camillu.</i>
	}	<i>E Lavandare.</i>
» » 188.885	{	<i>Ajacciu bellu.</i>
	}	<i>Hymne corse.</i>

Dans ce répertoire : *l'Ajaccienne*, *E Lavandare*, *Hymne corse* et *Ajacciu Bellu* ne sont pas du folk-lore. Le *Lamentu di u castagnu* comporte des paroles modernes sur un air authentique.

2°) *Tino Rossi* a enregistré :

Columbia DF 1296	{	<i>Berceuse (X).</i>
	}	<i>A Rustaghia (de la Foata).</i>
» DF 1297	{	<i>Ajacciu bellu.</i>
	}	<i>Canzona di u cuccu (Maïstrale).</i>
Parlophone 85.486	{	<i>Nini-Nanna (X).</i>
	}	<i>Ciuciarella (X).</i>

Les trois chansons marquées d'un (X) sont du folk-lore. Nous ne mentionnons même pas le disque qui donne *Veni, Veni, Veni*, inimmable mélange de berceuse et de tango

chanté au Casino de Paris, aux paroles mi-corses, mi-françaises.

3°) *Antoine Giacomi* a enregistré :

Parlophone 85.753	{	<i>Petru Maria.</i> <i>A me' isola d'amore.</i>
» 85.754	{	<i>U me paesolu.</i> <i>Complainte de Spada.</i>

Compositions modernes sans rapport avec le folk-lore.

Ajoutons pour compléter cette documentation que : *L'Anthologie sonore* (L'histoire de la musique par le disque) que dirige notre compatriote M. Fr. Agostini, à qui nous devons ces renseignements, vient d'obtenir le grand prix du disque. C'est une récompense légitime car cette collection est de réalisation très difficile. Les Beaux-Arts l'ont achetée pour les conservatoires et de nombreux professeurs et conférenciers l'utilisent pour illustrer leurs cours ou leurs causeries sur l'art, la littérature ou l'histoire : Chants de troubadours, Chants de croisades, Ballades florentines du xv^e siècle, Bal à la cour d'Henri II, Concerts royaux de Louis XIV, Musique municipale allemande au xvii^e siècle, etc... Cette collection est faite avec un soin constant d'exactitude (Travaux de bibliothèque sur les manuscrits originaux, Littérature et iconographie des différentes époques, Reconstitution de l'instrumentation originale et du style, Recherche d'instruments authentiques et de virtuoses spécialisés). Le disque permet de redonner la vie à des chefs-d'œuvre oubliés.

X. X. X.



BIBLIOGRAPHIE

La Corse splendide et l'âme cypriote (1). — Nous ne connaissons pas de livre, écrit par un continental, où l'amour de la Corse éclate avec plus de ferveur. Son auteur a passé une partie de sa jeunesse dans notre île. Il en a gardé un souvenir attendri, qu'il a pieusement cultivé sur le continent, et quand, dans l'âge adulte, il est revenu nous voir, rien chez nous ne l'a surpris, ne l'a déçu, ne lui a déplu.

Son affection n'a pas varié. On pourrait même dire qu'elle en a été accrue. De même que les amants éprouvent un plaisir sans cesse renouvelé à exalter tous les charmes de la personne aimée, de même M. Cornu a écrit pour lui-même, comme pour savourer plus longuement son attachement à la Corse, ce livre où les images et les souvenirs se succèdent et s'harmonisent. C'est plus qu'une suite de descriptions, d'ailleurs exactes (lisez celle de Bastia !), c'est un poème où le style emprunte ses termes et ses métaphores à la langue poétique. Qu'on en juge :

« La Corse (p. 21) est une magnifique clairière dans la sombre forêt de nos incertitudes. Elle attend votre visite pour satisfaire votre esprit aussi bien que vos sens ; il y a de prestigieux rayons de soleil sur les routes, de fastueux banquets de couleurs, de belles nappes de fraîcheur sur les bois, de tièdes et vibrantes effluves mielleuses dans le maquis. Vous lui devez cette politesse, car, en dehors des raisons d'affection personnelle, c'est un devoir national qui vous y convie ».

Voici pour le libecciu : « C'est du Pignu que les clameurs de l'impérieux libecciu se détachent en orgies véhémentes. Il déborde le filtre des arbres, mitraille les rues, déchausse les toits, sanglote sous les portes, tortionne les arbres, bat les jardins comme des tapis, se gargarise dans les cheminées, sème la démente à travers les feuilles mortes, vibre sous les fenêtres avec des sifflements de guêpe captive dans une coulée insidieuse de sirop et, tournant à pleins moteurs, il impose aux tartanes en fuite le record de la navigation à vapeur ».

Détachons cette description des environs de Bastia : « Un essaim de bastides, bastidons, castels, castelets, cabanons, mazets au crépi rose, blanc, ocre, sous une averse de glycines ou derrière le jet d'eau massif d'un palmier, sur des assises pointillées de glaïeuls et d'amaryllis ; paisibles retraites précédées de magnolias disposant le vernis solennel de leurs feuilles et les candélabres de leurs fleurs-citrons, environnées du vert-argent des cèdres, de micocouliers et de yuccas, de massifs de mandariniers et de citronniers, baignées dans l'enivrement de flores virginales qui préchent la douceur des saisons. »

(1) Petit in-12 de 154 pages, par M. Paul Cornu, professeur au lycée Thiers, en vente à la librairie Ferran, 24, rue Longue-des-Capucins, Marseille, ou chez l'auteur, 120, boulevard Chave. Prix : 10 francs.

Et ce tableau du maquis : « La nature semble ici improviser; on y lit aisément les heures et les saisons, dans le maquis surtout, oasis de calme et de paix, d'une mâle et prestigieuse poésie, aux arceaux et ogives vibrants de parfums d'aromates, plus enluminé qu'un traité floral, illustré de vaillance et de vendetta, véritable faune végétale d'où les fauves humains se sont maintenant retranchés ; c'est le triomphe du cyste aux feuilles enduites de miel, du feu d'artifice des genêts, de la folie des grandeurs du laurier, de l'arbousier, de la fougère arborescente, des myrtes et des lentisques, plantes au charme grec. »

La deuxième partie du livre est consacrée à l'âme cyrnéenne. C'est une analyse psychologique faite par un ami qui nous connaît bien et nous apprécie. Ce passage en donnera l'idée : « Les paysans corses, avec leur gros bon sens dépourvu d'œillères, sont demeurés un élément sain, une masse non standardisée, un réservoir de forces vives dans la dissociation menaçante d'un pays où l'esprit public a voué au dédain, parfois à la haine, le labeur probe. Cette belle santé se manifeste par l'immutabilité du caractère corse qui ne s'est pas américanisé comme le nôtre, l'inaltérabilité des mœurs échappées au terrible laminoir des foules. Les qualités de l'âme cyrnéenne procédant de luttes farouches, il n'y a pas eu comme aux colonies échange de vices et de défauts entre indigènes et colonisateurs, etc. »

Nous n'en finirions pas d'extraire des citations, si nous n'écoutions que notre plaisir, car M. Cornu évoque toute la Corse et tous les Corses. Bien qu'il se défende d'être un guide géographique ou un conseiller touristique, il n'en est pas moins le meilleur propagandiste de notre île. Quel continental, après avoir lu son livre, résistera au désir de connaître un pays dont un de ses compagnons aura écrit tant de bien ? Disons à l'auteur merci pour sa grande sympathie. Tant d'autres voyageurs ont méconnu la Corse et médit de ses habitants !

Revue de la Presse

Une aventure de Blanqui en Corse. — M. Maestrati, dans le **Petit Marseillais** du 11 mai, rappelle la rencontre de Blanqui avec l'abbé D., d'Ajaccio, dont les opinions politiques cadraient avec celles du voyageur français. Le brave ecclésiastique essaya de nouer un complot avec le socialo-communiste que l'Académie envoyait en Corse pour enquêter sur sa situation économique. Il le conduisit secrètement dans la chapelle de Notre-Dame de Loretu, aux environs de la ville et voulut étudier avec lui les meilleurs moyens de renverser Louis-Philippe. Mais le temps des complots était passé ; le roi bourgeois était accepté en France et Blanqui ne se souciait pas de compromettre le préfet qui lui avait donné l'hospitalité. Le prêtre, que les réticences de son compagnon rendaient furieux, aurait prononcé ces mots : « Citoyen Blanqui, dans quelque temps

nous jouerons aux boules avec des têtes humaines ». Blanqui, ajoute M. Maestrati, s'enfuit épouvanté à Ajaccio.

Napoléon et le duc d'Enghien. — Parmi les reproches que les historiens adressent à l'Empereur, il n'en est pas de plus sévère que celui de l'exécution du duc d'Enghien, le 21 mars 1803. Quoique légitimée par les circonstances, cette condamnation à mort leur apparaît comme un assassinat. Or M. L. Gillet, dans l'*Echo de Paris* du 9 août, innocente le Premier Consul, en reproduisant une lettre inédite du roi Joseph à la reine Hortense, en 1834, que la *Nuova Antologia* (15 juin) a extraite des archives du comte Primoli. Le roi d'Espagne écrit à l'ex-reine de Hollande : « J'ignore si vous savez qu'il (Napoléon) voulait sauver le duc d'Enghien. On a précipité l'exécution du jugement à son insu... Napoléon m'avait dit la veille qu'il ferait grâce au prince, s'il était condamné et que même il consentirait à l'employer militairement, comme il en avait fait la demande. En apprenant l'exécution, l'Empereur était furieux et en rendait responsables les Jacobins ». Les historiens écrit M. Gillet, devront donc enregistrer cette double affirmation : 1° le préfet de police Réal commit une négligence de service en ne sollicitant pas les intentions du général Bonaparte ; 2° Savary et Talleyrand brusquèrent les choses en mettant le dit général en présence du fait accompli et coupèrent complètement les ponts entre lui l'Ancien régime ». — Au fond, Napoléon voulait rééditer la scène imaginée par Corneille et dire au duc d'Enghien : « Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ». Cette magnanimité de l'homme qui s'efforçait de reconstituer l'union nationale et qui utilisait Jacobins récents et aristocrates anciens est fort admissible.

L'ordre de Malte. — On sait que la Corse faillit appartenir à différents personnages, parmi lesquels figurent Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, et le Grand Maître de l'Ordre de Malte. Après l'échec de Théodore, ce fut l'abbé Natali, auteur du *Disinganno*, qui eut l'idée d'offrir sa patrie à l'Ordre. Pour expulser les Génois, certains Corses étaient prêts à tout. Le Grand Maître de cette époque, Pinto, entra assez facilement dans ces vues que Colonna Bozzi, père de Bianca Rossi (peut-être pour renseigner les Français) sembla encourager. L'Ordre versa de fortes sommes et s'engagea à fournir les ressources nécessaires à une guerre de délivrance. En échange l'île passerait sous le protectorat des chevaliers de Malte. Pascal Paoli, à Naples, eut vent de ce projet, le combattit par les moyens dont il disposait, le ridiculisa, et montra que son pays ne ferait que changer d'exploiteurs. Il n'en retirerait qu'une recrudescence de misère et d'anarchie. Bref, le projet n'eut aucune suite (P. B., 14 juin 1935). Cf. l'article de l'abbé Leteron dans le Bulletin de la S. des Sc. H. et N.

Jourdan des Ursins. — Ce représentant du roi Henri II, dans l'expédition française de 1553, fut accusé par Filippini, dans son *Histoire*, de rêver à une domination quasi-royale de l'île. Ainsi s'expliqueraient le désaccord violent qui éclata entre

lui et Sampiero, trop populaire parmi ses compatriotes, et le départ de ce dernier pour le continent avant la fin de la guerre. Le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, mit brusquement fin à leur rivalité et aux espérances des Corses francophiles. Notre île, comme toute jolie fille, a eu de nombreux prétendants, parmi lesquels aurait figuré Jourdan des Ursins. Il fut moins heureux que Théodore, le seul qui ait atteint le but, mais dont le divorce fut aussi rapide que l'union. (P. B., 20 juin).

Si la Corse était anglaise ou du moins si elle l'était restée en 1796, quels avantages en aurait-elle retirés ? se demandent parfois les Corses mécontents de la situation économique de l'heure présente. Le **Petit Bastiais** du 20 juin leur répond par la plume de son rédacteur. Après deux ans de vie commune, en 1795, la rupture entre Corses et Anglais était consommée, malgré l'habileté et la courtoisie de Gilbert Elliot. Les insulaires reprochaient à leurs associés d'avoir réduit et même supprimé les subventions sur lesquelles on avait compté, puis d'avoir exilé P. Paoli. En tout cas, l'entente n'avait pas duré. L'Angleterre n'a jamais considéré comme égaux ses sujets de nationalité étrangère. La Corse n'aurait été pour elle qu'une colonie à utilité économique ou stratégique. Ses méthodes dans l'Inde ou en Egypte le montrent. Jamais elle n'aurait admis qu'un Corse pût devenir député au Parlement de Londres, ou même membre du cabinet britannique. Or les Corses tiennent avant tout à l'égalité. Si les Gênois les avaient traités en égaux et les avaient admis au petit ou au grand Collège, sinon au doganat, l'histoire n'aurait pas enregistré ce conflit insulaire qui se termina par la séparation. Voilà pourquoi nous répéterons, après le **P. B.**, que la France était seule capable de nous comprendre et que l'union franco-corse était seule possible. Des Français seuls étaient susceptibles d'admettre qu'un Corse devint leur empereur et, dans les temps actuels, qu'un Landry ou un Piétri puisse diriger leurs affaires. La qualité essentielle des Corses ou leur défaut, comme l'on voudra, c'est la fierté de leur race. Les gouvernements ne devront jamais l'oublier.

Le marquis de Villemur est un des agents du Roi de France en Corse au XVIII^e siècle, un de ceux qui ont le mieux compris les origines du conflit corso-génois et les conséquences inévitables qu'il devait produire. Adjoint à Boissieux d'abord, puis à Maillebois, commandant en chef des troupes françaises dans l'île au départ de celui-ci, il resta en Corse pendant quarante-trois mois et quand il en partit, il avait noué avec les insulaires des relations aimables qui contribuèrent à l'épanouissement du sentiment francophile, dont Choiseul sut admirablement user en 1768-1769. Ses rapports au gouvernement royal insistaient sur le ressentiment des Corses contre les Gênois et sur la sympathie qu'inspirait au peuple le roi de France. Il contribua donc fortement à préciser les données d'un problème dont la solution intéressait toute l'Europe du XVIII^e siècle. Il méritait bien d'être tiré de l'ombre par le collaborateur du **P. B.** (27 juin).

Requien et la Corse. — C'est à ce savant botaniste, directeur du musée d'histoire naturelle d'Avignon, précurseur de notre Litardière contemporain, que notre pays dut deux de ses plus importants ouvrages scientifiques. Il fréquenta la Corse pendant une trentaine d'années, de 1822 à 1851, y connut Prosper Mérimée, et l'entomologiste Fabre, professeur au collège d'Ajaccio. Il mourut à Bonifacio, où il fut enseveli, après avoir recueilli les matériaux de ses deux ouvrages : **Catalogue des arbres ligneux de la Corse**, édité en 1852 et **Catalogue des coquilles de la Corse**, imprimé en 1848 à Avignon, qui décrit 700 espèces. (**P. B.** du 29 juin).

La tour de Sénèque. — Que ce pseudo-philosophe ait été exilé en Corse, le fait n'est pas contestable. Il y est resté pendant huit ans. Où ? La tradition déclare que ce fut dans le Cap Corse et dans une tour qui porte son nom. Or la tour dite de Sénèque est, sans discussion possible, médiévale et même de la fin du Moyen âge. Donc le précepteur de Néron ne l'habita pas. Y en avait-il antérieurement une autre qui aurait disparu ? se demande le **P. B.** et dans ce cas, pourquoi ses ruines en seraient-elles complètement invisibles ? Nous ajouterons : pourquoi faut-il que Sénèque ait vécu dans une tour ou dans une fortification sise sur un sommet ? Ne suffisait-il pas à l'empereur d'exiler, pour ses écarts de conduite, le coupable dans une petite colonie romaine, le Lurinum du Cap Corse, au milieu d'insulaires qui, aux yeux d'un Romain raffiné, devaient paraître des barbares méprisables. Il devait s'y croire, loin de Rome, le plus malheureux des hommes. On comprend ses lamentations. Laissons donc de côté la légende d'une tour dite de Sénèque et bornons-nous à croire que ce moraliste « à la manque » fut relégué dans un petit village du Cap où il put, pendant huit ans, regretter les plaisirs et le confort de la capitale, en attendant le pardon. (**P. B.**, 5 juillet).

Corsaires corses. — Le Cap corse a toujours été une pépinière de marins audacieux et habiles. De nos jours, c'est lui qui fournit tant de capitaines au long cours, auxquels les Compagnies françaises de navigation confient quelques-unes de leurs meilleures unités. Au temps de la République corse, les Cap corsins organisèrent contre les navires génois une guerre de course fructueuse. On leur doit même en grande partie cette conquête extraordinaire d'une colonie corse : l'île de Capraja. Un peu plus tard, lors de la domination anglaise, ils organisèrent la chasse aux bateaux de commerce ennemis, qui donna lieu à de nombreux combats héroïques. Le **P. B.** du 6 juillet énumère quelques-uns de ces épisodes.

Sampiero. — Relevons dans le même journal, à la date du 9 juillet, une protestation contre les paroles d'un autonomiste, qui n'aime sans doute pas Sampiero, protagoniste de l'annexion française, qu'il qualifie « d'officier subalterne ». C'est dénaturer une vérité admise et notre confrère du **P. B.** donne les preuves, superflues à notre sens, du rôle de chef national joué par le chef des Corses au XVI^e siècle.

Les Corses du XVIII^e siècle, d'après un officier français. — Il s'agit des souvenirs d'un M. de Romain, breton et royaliste, mais ultra-royaliste, qui, sous le règne de Louis-Philippe, eut l'idée de publier ses mémoires (1834) après avoir servi en Corse lors du gouvernement de Marbeuf. Venu dans l'île en 1782, il débarqua à Bastia, y trouva une société fort mondaine, animée par les fonctionnaires français et agitée par des discordes intestines que le climat corse avait exacerbées. « La Corse saisit le continental comme le mort saisit le vif » écrit avec finesse le journaliste du **P. B.** (10 et 14 juillet). On dansait, on jouait et on intriguait. Les femmes portaient le mezzaro et le cotillon bleu relevé au-dessus de la tête. Elles étaient sérieuses et de réputation inattaquable, avaient plus de mérite et d'esprit que certaines Françaises de la ville, dont le luxe était une insulte à la pauvreté des habitants. « Gens graves, même tristes, par qui je fus toujours bien traité ». A Ajaccio, cet officier est en relations avec la famille Bonaparte, pour laquelle il manifeste du dédain et avec Napoléon qu'il trouve trop fermé et trop sentencieux. Bref, en 1834, cette rencontre n'a laissé au royaliste qu'un souvenir très vague, qui lui permet d'écrire : « Napoléon fut plus étonnant qu'admirable et Berry fut plus grand en dix heures que Napoléon en dix ans ! ! ! ». Le sieur Romain note aussi que la société ajaccienne est plus guindée que celle de Bastia, que les Grecs de Cargèse s'habillent comme des Arméniens, que leur langue est incompréhensible pour lui, que l'hospitalité des Corses est généreuse, même excessive et gênante. Il ajoute enfin que l'état économique est mauvais et que pour l'améliorer « l'essentiel sera de bien choisir le Roi ! ». Remarque qui au fond est juste, car la mise en valeur d'un pays dépend en effet de l'intelligence d'un gouvernement.

Une magistrature agricole au XVI^e siècle. — Le **Petit Marseillais** (1^{er} juillet) reproduit dans ses colonnes l'article que le regretté P. Graziani avait consacré à une institution génoise du XVII^e siècle, demandée par les **Nobili Dodioi**, c'est-à-dire par les délégués corses. Il s'agissait de rendre aux insulaires, que vingt ans de guerre civile et étrangère avaient orienté vers le métier des armes, le goût de l'agriculture. Quatre citoyens corses choisis pour deux ans (deux par année) devaient constituer un Office préposé aux semences de la Corse ; ils se réunissaient au moins deux fois par semaine pour veiller sur la culture des terres, sur les mines, sur la pêche, sur la construction des tours, sur les concessions de terrains. Ils devaient faire sur tout cela des propositions au gouvernement génois qui prendrait ensuite les décisions nécessaires. Or, nous ne connaissons aucune décision émanée de cette institution. Il advint pour elle, comme pour beaucoup d'autres, qu'elle ne produisit aucune amélioration économique.

Villages ruinés. — M. Maestrati rappelle l'existence, autour d'Ajaccio, de quelques villages détruits par les incursions sarrazines, et aujourd'hui disparus : Montichi sur les pentes de la Punta, la Pietra et Pozzu di Borgu, dans le couloir, entre la

Liscia et Ajaccio, aux environs de Mezzana, Villanova (nom actuel) dans la baie de Lava, Frassu entre Pisciatellu et Porticchiu. Les habitants des premiers sont allés peupler Alata ou Ajaccio, comme les y autorisait le Sénat génois en 1546 et plus tard un décret de 1592. C'est ainsi que les Pozzo di Borgo, qui ont pris le nom de leur village, sont d'origine purement corse. Quant aux gens de Frassu, chassés par les Barbaresques et la malaria, ils émigrèrent pour la plupart à Ajaccio, en gardant le nom de leur localité. (**Petit Marseillais** du 17 juillet).

Jules Guidi fut ce Corse, d'origine calvaïse qui, dans la deuxième moitié du x^v^e siècle (il mourut en 1590), après des études sérieuses, avait stupéfait ses contemporains par sa prodigieuse mémoire. Ce fut une sorte de Pic de la Mirandole corse. On raconte qu'invité à Venise à une sorte d'examen probatoire, il écouta son examinateur prononcer des milliers de mots en toute langue, puis les répéta dans l'ordre, ensuite en sens contraire et enfin en commençant par n'importe lequel. Il affirma qu'il pouvait ainsi énumérer 36.000 mots. Ce phénomène devint une sorte de professeur qui enseignait à avoir de la mémoire. Que d'hommes extraordinaires ont vu le jour sur le sol corse !!! (**P. B.**, 21 juillet).

Formose était-il Corse ? — On sait que beaucoup d'insulaires attirés par le pape Léon IV, au ix^e siècle, se fixèrent à Porto, en territoire pontifical. Au nombre de ces émigrés se trouvait, a-t-on dit, un Léon dont le fils Formose fut sacré évêque de la ville par le pape Nicolas I^{er}. On s'est demandé si la nationalité de Formose était bien établie. Le bibliothécaire du Vatican, Anastase, en 1649 et Baronius, dans ses **Annales** en 1593, garantissent l'établissement de la colonie corse. Le père Oldorini, compilateur génois, écrit en 1680 dans son **Athenaeum** ou recueil des écrivains ligures et même corses : « Formosus, pontifex maximus, Corsica oriundus, Léonis Cyrnei filius, scriptis litteris... etc... » Il confirme donc une tradition qui devient ainsi vraisemblable. (**P. B.**, 24 juillet).

Les Baciocchi. — Cette famille génoise, qui vint s'établir à Ajaccio vers 1490, eut la chance de voir un de ses membres épouser la fille du doge Adorno en 1627, d'où les Baciocchi-Adorno, et une Laure Bonaparte épouser un de ces Baciocchi. Désormais les familles Bonaparte et Baciocchi furent parentes et leurs unions furent fréquentes. Celle-ci resta fidèlement associée à celle-là, même pendant la Révolution ; elles se distinguèrent l'une et l'autre par leurs sentiments français. C'est ainsi que s'explique le mariage d'Elisa, sœur de Napoléon, avec Félix Baciocchi, union désirée par Mme Mère, mais dont la descendance s'éteignit rapidement. (**Petit Marseillais**, 24 juillet).

Bernardin Poli et le duc de Rivière. — Le **Petit Bastiais** rappelle comment ce général royaliste fut envoyé en Corse, en 1815, pour calmer l'agitation que la seconde abdication de Napoléon aurait pu engendrer et comment il organisa l'expédition.

tion du Fiumorbu contre le commandant Poli, agent de l'Empereur. Notre confrère reproche à Rivière d'avoir précipité inutilement une répression militaire, qui échoua d'ailleurs, et d'avoir adopté trop tard la politique par laquelle il aurait dû commencer, celle de l'amnistie totale. Le commandant Poli la facilita d'ailleurs en s'exilant volontairement (25 août).

En marge de ces faits, le journaliste signale que c'est à ce duc de Rivière, ambassadeur à Constantinople, que la France doit d'avoir acquis ce joyau du Louvre, la Vénus de Milo, découverte par un paysan grec dans son jardin.

Le commandant Poli était né à Solaru. Son dévouement envers Napoléon, dont il épousa la filleule, Faustine Tavera, est connu. Est-ce le même personnage que ce Bernardin Poli, qui fut en 1800 comme le chef de la révolte dont nous avons raconté ici même les vicissitudes sous le titre : **Une tentative d'annexion moscovite**. Un de nos lecteurs pourrait-il nous répondre, en même temps qu'au **Petit Bastiais** ?

Le drapeau corse. — Cette question continue à passionner quelques-uns de nos confrères. M. Savelli de Guido (**Marseille-Matin** du 6 juin) pense que la tête du Maure était d'abord le symbole de la victoire insulaire sur les Sarrazins et rapporte cette phrase que Cambiaggi attribue à un Corse : « **Prima era un moro con una banda...** etc. ». Paoli a adopté cette tête de Maure en relevant le bandeau des yeux sur le front. Son drapeau doit nous être cher « mais on pourrait aujourd'hui abaisser à nouveau le bandeau sur les yeux du Maure, étant donnée notre détresse économique ».

Le rédacteur du **Petit Bastiais** (16 juin), prend au contraire la défense du Maure. « Cette tête, dit-il, est peut-être d'origine aragonaise, puisque la Corse la reçut des rois d'Aragon, vainqueurs des Maures, après avoir été rattachée au domaine aragonais. Elle est surtout un signe héraldique remontant aux Croisades, signifiant vaillance et noblesse et c'est à ce titre que Pascal Paoli, héraldiste conscient, la conserva dans les armoiries de la Corse. Voilà pourquoi on ne saurait y toucher ».

M. Antomarchi revient à la charge dans le **Marseille-Matin**. Il voudrait que l'on introduisit, sur notre drapeau, à côté de la tête de Maure, l'image de l'Immaculée Conception, sous la protection de laquelle les Corses de 1735 avaient placé notre petite patrie. Ajoutons que M. Giovoni propose d'y ajouter la fleur de lys, chère à Sampiero, ainsi que l'aigle et l'abeille, symboles de l'Empereur. M. Jean Casanova voudrait tout remplacer par deux visages corses ; M. le chanoine Castaing par un cœur et un poignard (**cor**, le cœur, **sica**, le poignard). M. Fumaroli imagine même un drapeau qui porterait l'effigie de « Napoléon I^{er} marchant à la conquête du Monde ». D'autres y voient le portrait de Sampiero, ou de Pascal Paoli, voire de Circinellu. — Mais s'il y a un drapeau corse, ce ne peut être que celui de la tradition historique. Ce drapeau nous le devons à Pascal Paoli ; il fut celui de la République libre et indépendante dont nous gardons le souvenir fervent. Si ce drapeau où figure la tête de Maure ne plait pas, qu'y pouvons-nous ?

Le modifier au gré de chacun ? Non assurément. Il ne nous reste qu'à adopter le seul drapeau qui convienne à des Corses du ^{xx}e siècle : celui de la France.

Napoléon et la Corse. — Dans notre **Histoire des Corses et de leur civilisation** (1), parue en 1914, nous avons consacré quelques pages à l'œuvre Napoléonienne en Corse. Notre savant et cher maître, A. Aulard, panégyriste de la Révolution française, nous avait amicalement reproché d'exagérer les bienfaits de l'Empereur envers sa petite patrie et invité (professeur s'adressant à un ancien disciple) à rectifier notre erreur. Nous n'en avions rien fait et nous avons eu raison, car aujourd'hui M. Léon Maestrati, notre érudit confrère, dans le **Petit Marseillais** du 25 août, prend indirectement notre défense et rédige un excellent plaidoyer : Qu'a fait Napoléon pour la Corse ? « Il n'y a pas de puissance au monde qui puisse modifier du tout au tout, en quelques années, et cela sur des bases permanentes, l'aspect social, économique d'un pays, à plus forte raison, partie de son aspect physique qui conditionne si sérieusement les deux autres. En moins de quinze années de pouvoir réel, Napoléon ne pouvait avoir celui de raser les montagnes corses pour faire de la Corse une plaine de la Beauce, encore moins celui d'effacer les conséquences, si considérables, de l'insularité de son pays natal.

...Napoléon a fait des miracles... Mais le temps est le maître de tout et de tous. La ville d'Ajaccio lui doit tout... La Corse lui doit Miot... Les conséquences des arrêtés Miot, nous les éprouvons encore dans leur signification d'allègement. Si on pouvait les chiffrer, la somme en serait phénoménale. Nous avons vécu un peu là-dessus. En monnayant les privilèges fiscaux de la Corse, nous avons fait l'électrification, cent trente ans après... En outre, Napoléon est à l'origine de la fortune de cinq cents familles et du bonheur de leurs partisans. »

Minéralogie de la Corse. — Le géologue qui, avec M. Orcel, connaît le mieux le sol de notre île, M. Maury, ancien professeur au lycée de Nice, collaborateur de la carte géologique, essaye, dans le **Petit Marseillais**, d'attirer l'attention des décorateurs, des architectes et autres artistes sur nos roches d'ornementation et sur leur beauté. Il en dresse un catalogue sommaire, en signalant surtout les granites variés, depuis le granite porphyroïde, le granite à amphiboles, la protogine, la syénite aux colorations verte et rose de la montagne de Gozzi, jusqu'aux granulites et diorites, dont l'espèce dite orbiculaire de Sainte Lucie de Tallana est unique au monde. Les porphyres et microgranulites ne sont pas moins beaux : ils sont d'une fraîcheur et d'un poli remarquable, forment une véritable mosaïque aux coloris naturels et il faut citer parmi eux le porphyre globulaire. Puis viennent les gabbros aux tons verts, les

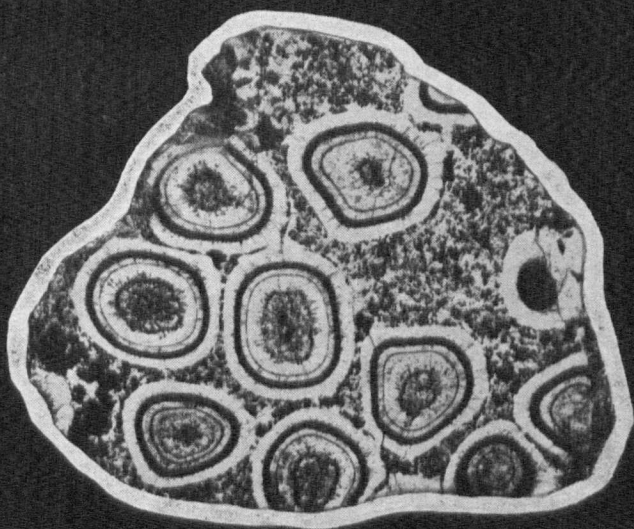
(1) Les lecteurs, qui, par sympathie pour le Directeur de la Revue, auraient l'aimable intention de la demander à leur libraire, sont prévenus que l'édition en est depuis longtemps épuisée.

euphotides dont la plus belle variété s'appelle le **verde di Corsica** (San Petrone) et la smaragdite qui est une roche unique, propre à la Corse. Les péridotites, les serpentines, comme celle d'Ersa, donnent aussi des roches admirables. Enfin les marbres sont nombreux : ceux de Bastia, du Cap Corse, de Corte, qui sont l'équivalent géologique des marbres de Carrare. Bref la Corse est très riche en minéraux utiles ; il n'y a pas de pays qui le soit davantage. La seule difficulté d'exportation provient des moyens de transport, mais il est facile de n'utiliser que les gisements voisins de la mer ou des voies ferrées ; ils sont nombreux. Il faut insister sur la variété, la fraîcheur des couleurs, la dureté de ces minéraux ».

NOUVELLES

en quelques lignes

La Corse fiscale et douanière. — M. Musso, vice-président de la Chambre d'agriculture de la Corse, a publié dans nos journaux insulaires (Cf. en particulier le **Bastia-Journal** du 27 juillet) une critique de la loi du 8 juillet 1912, qui supprime quelques-uns de nos privilèges fiscaux datant des arrêtés Miot et nous accorde en échange pendant cinquante ans, pour travaux d'intérêt public, une subvention annuelle de 500.000 fr. Que penser, écrit M. Musso, d'une grande nation qui nous a donné d'un côté ce qu'elle nous a enlevé de l'autre. L'assimilation économique est une erreur... elle ne renforce pas le lien national, au contraire... C'est une gageure, surtout dans un pays qui, comme la France, pratique une politique de centralisation outrancière. Qui ne sait que, sous des apparences démocratiques, la France est le pays le plus conservateur du monde et qu'il se passera vraisemblablement de nombreux siècles avant qu'elle ose toucher à l'armature centralisatrice qui lui fut forgée de toutes pièces par Napoléon I^{er}... La royauté et le Consulat, bien que gouvernements centralisés, ont accordé à la Corse une certaine autonomie. Faut-il vivre en République pour perdre toute tolérance ou toute liberté ? Le relèvement économique de la Corse est-il possible ? Cette île peut-elle se suffire à elle-même ? Cessera-t-elle un jour d'être dispendieuse pour la métropole ? Nous répondons sans hésitation, oui. Mais il faut faire entre la France continentale et nous une discrimination économique, comme l'avaient fait les régimes monarchiques : « La Corse apparaît comme un vaisseau qui achève un long et périlleux voyage. Un équipage inexpérimenté ou indifférent ne lui a rien épargné. Mâts brisés et tôles tordues, il va vers une fin certaine. Ne voyez-vous pas déjà l'eau qui monte ? ». C'est par cette adjuration pathétique que M. Musso réclame une législation économique spéciale pour la Corse. Il n'y a pas de doute que l'histoire et la géographie plaident en faveur de cette thèse.



Diorite orbiculaire
(Coupe du professeur Orceel)

La maison corse de Marseille signale qu'elle a reçu une lettre des Commissionnaires des Grandes halles de Paris, demandant à être mis en rapport avec les producteurs corses pour la vente de leurs produits. Cette lettre a été divulguée autant que possible et mériterait d'être accueillie avec la plus grande faveur par nos compatriotes, surtout après les progrès réalisés par les Compagnies de transport dans l'exportation de nos produits. Nous avons signalé ces progrès dans notre précédent numéro. Il faut que le vendeur aille à la clientèle et n'attende pas que celle-ci vienne à lui.

Mines de Corse. — Il existait à Ajaccio, sur l'emplacement de la place dite du Diamant, un gisement de mercure qui, d'après le **Petit Bastiais**, permettait de recueillir, sous le règne de Louis-Philippe, des globules utilisés par les chimistes et les physiiciens. Mais il en fut de cette mine comme de toutes les mines de Corse, comme celle de plomb argentifère à l'Argentella, ou de cuivre à Vezzani, la teneur en minerai est trop variable, l'exploitation trop peu rémunératrice pour compenser les frais d'évacuation et de transport. De là leur abandon, pour le plus grand dommage de la Corse.

On a même parlé de mines d'or en Corse. La **Nature** s'en était occupé dans son numéro du 1^{er} décembre 1934 et avait conclu par la négative. Le **Petit Bastiais** posait récemment la question. Y en a-t-il ou non ? Le géologue Gueymard, lors de son voyage en Corse, de 1820 à 1821, n'y a fait aucune allusion. Il est vraisemblable que toutes les déclarations de nos compatriotes à ce sujet sont du même genre que celles d'un habitant de Portu-Vecchiu qui nous apportait un jour, à Bastia, un magnifique échantillon de gneiss à mica doré. L'éclat de ce minéral l'avait ébloui et il ne voulait pas croire à notre diagnostic. Il remporta son caillou après nous avoir traité d'ignorant et nous avoir déclaré qu'il aurait recours à une autre expertise.

Réseau ferré de la Corse. — Depuis le 22 juillet, les relations entre Bastia et Ajaccio sont assurées en partie par des automotrices modernes et rapides qui effectuent le trajet en quatre heures. Parties de Bastia à 7 h. 40 du matin, elles sont à Ajaccio à 11 h. 40 ; d'Ajaccio le départ a lieu à 7 heures et l'arrivée à 10 h. 55. Ceux qui n'ont connu que les trains poussifs de la Compagnie et ont maudit la longueur d'un trajet de sept heures pour parcourir les 160 kilomètres de distance, apprécieront l'amélioration dont nous bénéficions grâce à l'actuel directeur du réseau. Le progrès est manifeste en matière de transports ferrés et maritimes. Quand donc nos routes nous procureront-elles la même satisfaction et desserviront-elles commodément hameaux, communes et cantons ?

Pour un poste de radio-diffusion insulaire. — Cette idée, qu'a lancée l'**Echo de la Corse**, mériterait d'être favorablement accueillie par notre ministère des postes. Notre île deviendrait une sorte de « Valentina » français : elle diffuserait les nouvelles au milieu de la Méditerranée, deviendrait un centre de

rayonnement pour la pensée française. Le poste rendrait d'immenses services à notre grande nation et assurerait une publicité continue à notre petite patrie. Quand aurons-nous cette joie d'entendre : Allo ! Allo ! Ici poste corse... !

L'enseignement primaire en Corse. — Un rapport du Vice-recteur mérite que nous en détachions les quelques indications suivantes. La population scolaire s'est accrue. Il y eut 16.605 garçons inscrits contre 16.458 l'année précédente et 14.836 filles contre 14.803 ; au total 31.441 élèves contre 31.261. Mais plus de 3.000 élèves ne suivirent pas régulièrement les classes. Dans les écoles maternelles on a dénombré 1.777 enfants. Pour cet abondant auditoire, il y a eu 353 instituteurs et 849 institutrices. L'enseignement privé n'a accueilli que 1.194 élèves, en légère diminution sur le chiffre précédent.

Le vice-recteur indique également que l'installation matérielle des écoles est extrêmement défectueuse dans la plupart des localités. « Les remarques formulées à ce sujet depuis de longues années sont encore d'actualité. Les trois quarts environ de nos locaux scolaires constituent un défi aux règles d'une hygiène élémentaire. Tout a été dit sur l'insuffisance, l'exiguïté des locaux mis à la disposition du service scolaire. Nous avons pu cependant, en usant de la procédure brutale de fermeture des classes, obtenir des municipalités qu'elles s'intéressent davantage, sinon à l'installation confortable des classes et des élèves, du moins à la salubrité et surtout à la sécurité des locaux utilisés. Cette année, plus encore qu'à l'ordinaire, il a fallu déplorer que les municipalités se soustraient à leurs obligations en ce qui concerne le chauffage des écoles. Par suite de la rigueur de la température, la plupart des classes ont été à moitié vides pendant la mauvaise saison.

« Le matériel d'enseignement demeure rudimentaire, désuet, insuffisant dans de nombreuses écoles. Une fois de plus, il faut regretter que de nombreux maires se refusent à mandater le crédit obligatoirement inscrit au budget communal pour achat de mobilier scolaire et de matériel d'enseignement » !

Collège de jeunes filles à Bastia. — Aux dernières nouvelles, il semble que le ministère soit enfin résolu à entendre les doléances des Bastiais à ce sujet et à leur donner satisfaction. Le cours secondaire de jeunes filles de Bastia, à la naissance duquel nous avons présidé en 1906 et qui a rendu de grands services pendant vingt-huit ans, va donc disparaître et faire place logiquement à un collège. Le sénateur-maire a du moins obtenu la promesse de cette création.

Pour les chansons corses. — Mlle Joséphine Poggi de Bastia, artiste et musicienne, annonce qu'elle a cherché et trouvé une manière plus rationnelle d'adapter la musique à nos chansons corses, de manière à ne pas en dénaturer l'esprit. En ce qui concerne la *nanna* et le *voceru*, elle estime que la voix féminine est seule capable d'en rendre l'harmonie et que les instruments adoptés doivent conserver à l'une sa candeur et

à l'autre son accent douloureux et vindicatif. Pour celui-ci ce doit être le glas (la **ciccona**) accompagnant le chœur des pleureuses, pour l'autre la **cialambella** du pâtre rentrant à la tombée de la nuit avec son troupeau.

Pour nos tours. — Le Conseil général a adopté la demande de crédit annuel de 3.000 francs que lui proposait la Commission des Travaux publics en faveur de l'entretien des tours génoises réparties sur notre littoral. Enfin ! pourrions-nous écrire ! En 1911, nous avions déjà exprimé le vœu que l'Assemblée départementale s'y intéressât. Notre modeste voix n'avait pas été entendue. Celle de M. l'Ingénieur des Ponts et Chaussées a été plus persuasive. Nous le félicitons, comme nous félicitons l'Assemblée et son rapporteur le docteur Quilici. Que de pages d'histoire et que de faits historiques ces tours n'évoquent-elles pas ?

Les lettres de Napoléon. — Le gouvernement a acquis pour 1.125.000 fr. et a remis à la Bibliothèque nationale trois cents lettres de Napoléon qui étaient cachées dans un château privé et qui donnent de précieux renseignements sur l'état d'âme de l'Empereur et sur ses projets depuis 1810 jusqu'en 1814. Elles montrent, ce qu'on savait déjà, que l'Empereur était un sentimental qui écrivait à sa femme indigne : « Aime-moi comme je t'aime, si cela est possible » et que même au moment des pires désastres il ne perdit jamais confiance. La dernière lettre de la collection est datée de l'île d'Elbe (23 août 1814). Elle est émouvante : « Je voudrais tant vous revoir, vous et mon fils » écrit-il à Marie-Louise. S'il avait su que cette femme, dont il avait essayé de gagner l'affection, le trahissait moralement à ce moment même, combien il aurait souffert davantage. Ce regret mélancolique d'une épouse chère et d'un fils adoré ne suffirait-il pas à expliquer le retour de l'île d'Elbe ?

Musée Napoléonien. — Un certain nombre de pièces de musée, se rapportant à Napoléon et à sa famille, ont été mises par le gouvernement italien dans le palais Primoli. Elles proviennent en partie d'un legs de la famille du comte Prokesch-Osten, l'ami du duc de Reichstadt. On y voit entre autres le sabre de Napoléon en Egypte, un jeu de 147 pièces, que l'Empereur avait reçu à Sainte-Hélène d'un Anglais reconnaissant, des livres et des lettres du roi de Rome. Ajoutons que la terrasse du Pincio, construite pendant la durée du règne impérial, s'appellera place Napoléon I^{er} et remarquons en passant qu'il n'existe à Paris ni place ni rue qui porte ce nom glorieux.

Fête commémorative. — Au début d'août a été commémoré, à Guagnu, le souvenir du curé Dominique Leca, plus connu sous le nom de Circinellu, qui, après 1769, refusa de se soumettre aux autorités françaises, continua à combattre, puis se réfugia dans une grotte du Fiumorbu et y mourut, sans avoir été découvert. Il était resté fidèle à son idéal de liberté, croyant naïvement que la Corse pouvait demeurer indépendante dans une Europe où les princes étaient assoiffés de conquêtes et

n'ayant pas compris que notre île, par sa position, suscitait toutes les convoitises. La paix et la tranquillité ne pouvaient y régner qu'à la condition de l'incorporer à une grande monarchie. Une plaque avec inscription rappellera désormais le courage obstiné du curé de Guagnu.

Succès artistiques des Corses. — L'an dernier, un de nos jeunes compatriotes, Félix Quilici, obtenait un premier prix d'alto au Conservatoire National de Musique. Cette année un autre Corse vient d'enlever le premier prix de piano. Après les succès remportés dans la carrière musicale par un de leurs aînés, le compositeur Henri Tomasi, on serait mal venu désormais à nier les dispositions des insulaires dans toutes les carrières artistiques.

Grottes de la Corse. — On a demandé au Comité départemental des sites naturels de proposer le classement de la grotte de Brando et des grottes les plus intéressantes de l'île. Réparons ici un oubli involontaire, celui du gouffre de la montagne de **Lanu**, dont l'exploration totale n'est pas encore faite. Elle a failli nous coûter la vie, ainsi qu'à notre regretté collègue, le naturaliste Mansion ; ce puits mériterait d'être aménagé comme celui de Padirac, dans le Quercy, et il aurait sans doute le même succès touristique.

Propagande touristique. — Les journaux ont publié la conférence que le comte Peraldi, président de l'Essitac ajaccien, a radiodiffusée. Elle a fait d'Ajaccio, en particulier, un éloge mérité et elle contribuera, espérons-le, à éveiller le désir touristique des continentaux. Mais les plus belles paroles ne vaudront jamais les images et, même éloquentes, ne donneront qu'une faible idée de cette admirable lumière qui, dans notre île, intensifie la beauté des paysages. Voilà pourquoi nous estimons qu'un film touristique en couleurs, tel que l'a conçu le réputé cinéaste Chaillot et dont la réalisation est possible, si les concours financiers lui sont fournis, compléterait admirablement la propagande verbale du Syndicat d'Initiative.



Le Directeur Gérant,
A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer.

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais
le programme et tous les renseignements.

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Eds.

Cap Corse
'Damiani'
VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 50; Arrivée à Solenzara, 11 h. 40.

Train n° 3. — Départ 7 h. 50; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 05.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 15; Arrivée à Solenzara, 19 h. 30.

Train n° 7. — Départ 16 h. 35; Arrivée à Corte, 19 h. 35.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 50; Arrivée à Bastia, 15 h. 00.

Train n° 22. — Départ 13 h. 40; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Départ 15 h. 50; Arrivée à Corte, 19 h. 55.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ajaccio, 10 h. 25.

Train n° 2. — Départ 6 h. 30; Arrivée à Bastia, 9 h. 05.

IV. — AU DÉPART DE SOLENZARA

Train n° 10. — Départ 5 h. 10; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h. 30; Arrivée à Bastia, 17 h. 45.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 30; Arrivée à Calvi, 12 h. 52.

Train n° 15. — Départ 14 h. 40; Arrivée à Calvi, 17 h. 35.

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 35; Arrivée à Calvi, 21 h. 23 (remplace le train 15 le dimanche).

Train n° 56. — Départ 9 h. 55; Arrivée à Bastia, 11 h. 21.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi et samedi, en correspondance avec le train n° 14, et le mardi, vendredi avec le train maritime 52, qui part du port d'Ajaccio à 6 h. 30 et arrive à Bastia à 11 h. 35.

Train maritime 51. — Port Bastia 7 h. 15, Corte 9 h. 30, Ajaccio 12 h. 28. (Dimanche, lundi et jeudi).

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 30; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 30. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 13 h. 55; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

Dimanche 11 heures, Nice-Bastia, rapide (dimanche 20 h.).
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commercial (lundi 6 h. 15).
Dimanche 11 h. 30, Nice-Ile-Rousse, luxe (dim. 17 h. 30).
Lundi 17 h., Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 5 h. 45).
Mardi midi, Nice-Calvi, rapide (mardi 18 h. 45).
Mercredi midi, Livourne-Bastia (mercredi 18 h.).
Mercredi midi, Nice-Calvi, luxe (mercredi 18 heures).
Mercredi, 15 h. 45, Marseille-Bastia, rapide (jeudi 6 h. 30).
Jeudi 14 heures, Marseille-Ajaccio, commercial (vendredi 5 h. 45).
Jeudi 21 heures, Nice-Ajaccio, rapide (vendredi 6 h. 30).
Vendredi 21 heures, Nice-Bastia, rapide (samedi 6 heures).
Samedi 20 h., Toulon-Ile-Rousse, rapide (dimanche 6 h.).

CORSE-CONTINENT

Dimanche 23 heures, Calvi-Nice, rapide (lundi 6 heures).
Lundi 16 h. 30., Bastia-Marseille, rapide (mardi 7 h. 15).
Lundi 7 h. 30, Ajaccio-Ile-Rousse-Nice (lundi 18 h. 30).
Lundi 12 h. 30, Ile-Rousse-Nice (lundi 18 h. 30).
Mardi 11 heures, Bastia-Livourne, commercial (mardi 17 h.).
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille, commercial (mercredi 8 h. 15).
Mercredi 20 heures, Ile-Rousse-Toulon, rapide (jeudi 6 h.).
Mercredi 20 heures, Ajaccio-Nice, rapide (jeudi 5 h. 30).
Jeudi midi, Calvi-Nice, luxe (jeudi 18 heures).
Jeudi 21 heures, Bastia-Nice, rapide (vendredi 6 heures).
Vendredi 16 h. 30, Bastia-Marseille (samedi 10 h. 45).
Samedi 11 heures, Bastia-Nice, rapide (samedi 20 heures).
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille, rapide (dimanche 7 h. 45).

N. B. — Les dates entre parenthèses indiquent les dates d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. La première personne paie place entière, la deuxième 3/4, la troisième demi place et chacune des suivantes quart de place ; 4 personnes ne paient donc que 2 places et demi.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie : pour 6 personnes la réduction supplémentaire est de 25 %. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3^e classe.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P.T.M.